

JOURNAL

DE CE QUI S'EST PASSÉ

A LA TOUR DU TEMPLE,

PENDANT LA CAPTIVITÉ

DE

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE.

PRIX SIX SHELLINGS.

JOHN W. FULTON

NEW YORK

THE CITY OF NEW YORK

JOHN W. FULTON

NEW YORK

THE CITY OF NEW YORK

JOURNAL

DE CE QUI S'EST PASSÉ

A LA TOUR DU TEMPLE,

PENDANT LA CAPTIVITÉ

DE

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE.

Animus meminisse horret. VIRG.

PAR M. CLÉRY,

VALET DE CHAMBRE DU ROI.

A LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE STREET,

Se vend chez L'AUTEUR; N°. 29, Great Pulteney-street, Golden square, et chez Messieurs les Libraires de Londres et des principales Villes de l'Europe.

1798.

12.12.1937

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF

REV. JOHN S. PENMAN

Mar. 12, 1937

JOURNAL

DE CE QUI S'EST PASSÉ

A LA TOUR DU TEMPLE,

PENDANT LA CAPTIVITÉ

DE

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE.

.

J'AI servi pendant cinq mois le roi et son auguste famille dans la tour du Temple; et, malgré la surveillance des officiers municipaux qui en étaient les gardiens, j'ai pu cependant, soit par écrit, soit par d'autres moyens, prendre quelques notes sur les principaux événemens qui se sont passés dans l'intérieur de cette prison.

En classant ces notes en forme de journal , mon intention est plutôt de fournir des matériaux à ceux qui écriront l'histoire de la fin malheureuse de l'infortuné Louis XVI , que de composer moi-même des mémoires : je n'en ai ni le talent ni la prétention.

Seul témoin continuel des traitemens injurieux qu'on a fait souffrir au roi et à sa famille , je puis seul les écrire , et en attester l'exacte vérité ; je me bornerai donc à présenter les faits dans tous leurs détails , avec simplicité , sans aucune réflexion , et sans partialité.

Quoiqu'attaché depuis l'année mil sept cent quatre-vingt-deux à la famille royale , et témoin , par la nature de mon service , des événemens les plus désastreux pendant le cours de la révolution ; ce serait sortir de mon sujet que de les décrire : ils sont pour la plupart recueillis dans différens ouvrages. Je commencerai donc ce journal à l'épo-

que du dix août mil sept cent quatre-vingt-douze, jour affreux, où quelques hommes renversèrent un trône de quatorze siècles, mirent leur roi dans les fers, et précipitèrent la France dans un abîme de malheurs.

J'étais de service auprès de monsieur le dauphin à l'époque du dix août. Dès le matin du neuf, l'agitation des esprits était extrême, des groupes se formèrent dans tout Paris, et l'on apprit avec certitude aux Tuileries le plan des conjurés. Le tocsin devait sonner à minuit dans toute la ville, et les *Marseillais* réunis aux habitans du faubourg Saint-Antoine, devaient aussitôt marcher pour assiéger le château. Retenu par mes fonctions dans l'appartement du jeune prince, et auprès de sa personne, je n'ai connu qu'en partie ce qui s'est passé à l'extérieur; je ne rendrai compte que des événemens dont j'ai été le témoin pendant cette

journée , où l'on vit tant de scènes différentes , même dans le palais.

Le neuf au soir , à huit heures et demie , après avoir fait le coucher de monsieur le dauphin , je sortis des Tuileries pour chercher à connaître l'opinion publique. Les cours du château étaient remplies d'environ huit mille gardes nationaux de différentes sections , disposés à défendre le roi. J'allai au Palais-Royal, dont je trouvais presque toutes les issues fermées : des gardes nationaux y étaient sous les armes , prêts à marcher aux Tuileries pour soutenir les bataillons qui les avaient précédés ; mais une populace agitée par les factieux remplissait les rues voisines , et ses clameurs retentissaient de toutes parts.

Je rentrais au château vers onze heures par les appartemens du roi. Les personnes de sa cour , et celles de son service s'y rassemblaient avec inquiétude.

Je passai dans l'appartement de monsieur le dauphin, d'où, un instant après, j'entendis sonner le tocsin et battre la générale dans tous les quartiers de Paris. Je restai dans le salon jusqu'à cinq heures du matin avec madame de *St. Brice*, femme-de-chambre du jeune prince. A six heures, le roi descendit dans les cours du château, et passa en revue les gardes nationaux et les Suisses, qui jurèrent de le défendre. La reine et ses enfans suivaient le roi. On entendit dans les rangs quelques voix séditieuses : elles furent bientôt étouffées par les cris mille fois répétés de *vive le roi ! vive la nation !*

L'attaque des Tuileries ne paraissant pas encore prochaine, je sortis une seconde fois, et je suivis les quais jusqu'au Pont-Neuf. Je rencontrai partout des rassemblemens de gens armés, dont les mauvaises intentions n'étaient pas douteuses ; ils portaient des piques, des

fourches , des haches , des croissans. Le bataillon des *Marseillais* marchait dans le plus grand ordre avec ses canons , mèche allumée : il invitait le peuple à le suivre , *pour l'aider* , disait-il , *à faire déloger le tyran et proclamer sa déchéance à l'assemblée nationale.* Trop certain de ce qui allait se passer , mais ne consultant que mon devoir , je devançai ce bataillon , et regagnai aussitôt les Tuileries. Un corps nombreux de gardes nationaux en sortait en désordre par la porte du jardin vis-à-vis le Pont-Royal. La douleur était peinte sur le visage de la plupart d'entr'eux. Plusieurs disaient : « Nous avons juré ce » matin de défendre le roi , et au mo- » ment où il court le plus grand dan- » ger , nous l'abandonnons ». Les autres du parti des conspirateurs , injuriaient , menaçaient leurs camarades , et les forçaient à s'éloigner. Les bons se laissèrent ainsi dominer par les séditeux ; et cette faiblesse coupable , qui jusques-là

avait produit tous les maux de la révolution , fut encore le commencement des malheurs de cette journée.

Après bien des tentatives pour pénétrer dans le palais , je fus reconnu par le suisse d'une des portes , et je parvins à entrer. J'allai sur-le-champ à l'appartement du roi , et je priai quelqu'un de son service d'instruire sa majesté de tout ce que j'avais vu et entendu.

A sept heures , les inquiétudes augmentèrent par la lâcheté de plusieurs bataillons qui abandonnaient successivement les Tuileries. Ceux des gardes nationaux qui restaient à leur poste , au nombre de quatre ou cinq cents , montrèrent autant de fidélité que de courage ; ils furent placés indistinctement avec les Suisses dans l'intérieur du palais , aux différens escaliers , et à toutes les issues. Ces troupes avaient passé la nuit sans prendre aucune nourriture ; je m'empressai avec d'autres serviteurs

du roi, de leur porter du pain et du vin, en les encourageant à ne point abandonner la famille royale. Ce fut alors que le roi donna le commandement de l'intérieur de son palais à MM. le maréchal *de Mailly*, le duc *du Châtelet*, le comte *de Puységur*, le baron de *Vioménil*, le comte *d'Hervilly*, le marquis *du Pujet*, etc. Les personnes de la cour et du service furent distribuées dans différentes salles, après avoir juré de défendre, jusqu'à la mort, la personne du roi. Nous étions environ trois ou quatre cents, mais sans autres armes que des épées ou des pistolets.

A huit heures le danger devint plus pressant. L'assemblée législative tenait ses séances dans le bâtiment du Manège, donnant sur le jardin des Tuileries. Le roi lui avait adressé plusieurs messages pour lui faire part de la position où il se trouvait, et l'inviter à nommer une députation qui l'aidât de

ses conseils ; l'assemblée , quoique l'attaque du château se préparât sous ses yeux , n'avait fait aucune réponse.

Quelques instans après , on vit entrer le département de Paris et plusieurs municipaux , ayant à leur tête *Rœderer* , alors procureur-général-syndic. *Rœderer* , sans doute d'accord avec les conjurés , engagea vivement sa majesté à se rendre avec sa famille à l'assemblée : il assura que le roi ne pouvait plus compter sur la garde nationale ; et que s'il restait dans son palais , ni le département , ni la municipalité de Paris ne répondaient plus de sa sûreté. Le roi l'écouta sans émotion , il rentra dans sa chambre avec la reine , les ministres et un petit nombre de personnes , et bientôt après il en sortit pour se rendre avec sa famille à l'assemblée. Il était entouré d'un détachement de suisses et gardes nationaux. De toutes les personnes du service , ma-

darne la princesse *de Lamballe* , et madame la marquise *de Tourzel* , gouvernante des enfans de France , eurent seules la permission de suivre la famille royale. Madame *de Tourzel* , pour ne pas quitter le jeune prince , fut obligée de laisser aux Tuileries M^{lle} . sa fille , âgée de 17 ans , au milieu des soldats. Il était près de neuf heures.

Forcé de rester dans les appartemens, j'attendais avec terreur la suite de la démarche du roi : j'étais aux fenêtres qui donnent sur le jardin. Il y avait déjà une demi-heure que la famille royale était à l'assemblée , lorsque je vis sur la terrasse des Feuillans quatre têtes placées sur des piques , que l'on portait du côté du lieu des séances du corps législatif. Ce fut là , je crois , le signal de l'attaque du château ; car au même instant un feu terrible de canon et de mousqueterie se fit entendre. Les balles et les boulets criblaient le palais. Le

roi n'y étant plus , chacun ne s'occupa que de sa propre sûreté ; mais toutes les issues étaient fermées , et une mort certaine nous attendait. Je cours de toutes parts ; déjà les appartemens et les escaliers étaient jonchés de morts ; je me détermine à sauter sur la terrasse par une des fenêtres de l'appartement de la reine. Je traverse rapidement le parterre pour gagner le Pont-Tournant. Un gros de Suisses , qui m'avait précédé , se ralliait sous les arbres. Placé entre deux feux , je revins sur mes pas pour gagner l'escalier neuf de la terrasse du bord de l'eau : je voulus sauter sur le quai ; le feu continu qui partait du Pont-Royal m'en empêcha. Je m'avançai du même côté jusqu'à la porte du jardin de monsieur le dauphin : là , des *Marseillais* qui venaient de massacrer plusieurs Suisses les dépouillaient. L'un d'eux vint à moi , une épée sanglante à la main : « Comment , citoyen , me dit-il , tu es sans armes ? »

» Prends cette épée, aide-nous à tuer ». Un autre *Marseillais* s'en empara. J'étais, en effet, sans armes, et vêtu d'un simple frac ; si quelque chose eût indiqué que j'étais de service au château, je n'eusse pas échappé.

Quelques Suisses poursuivis, se réfugièrent dans une écurie peu distante de là, moi-même je m'y cachai : ces Suisses furent bientôt massacrés à mes côtés. Aux cris de ses malheureuses victimes, le maître de la maison, M. *le Dreux*, accourut : je profitai de cet instant pour entrer chez lui, et sans me connaître, M. *le Dreux* et sa femme m'engagèrent à rester jusqu'à ce que le danger fut passé. J'avais dans ma poche quelques lettres, des journaux à l'adresse du prince royal, et une carte d'entrée aux Tuileries, sur laquelle étaient écrits mon nom et la nature de mon service ; ces papiers auraient pu me faire reconnaître : j'eus à peine le

temps de les jeter. Aussitôt une troupe armée vint visiter la maison pour s'assurer si des Suisses n'y étaient point cachés ; M. *le Dreux* me dit de faire semblant de travailler à des dessins placés sur une grande table. Après une recherche inutile , ces hommes , les mains teintes de sang , s'arrêtèrent pour raconter froidement leurs assassinats. Je restai dans cet asile depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir , ayant sous les yeux le spectacle des horreurs qui se commirent sur la place de Louis XV. Des hommes assassinaient , d'autres coupaient la tête des cadavres ; des femmes , oubliant toute pudeur , les mutilaient , en arrachaient des lambeaux , et les portaient en triomphe.

Pendant cet intervalle , madame *de Rambaut* , femme-de-chambre de monsieur le dauphin , qui n'avait échappé qu'avec peine au massacre des Tuile-

ries , vint aussi se réfugier dans cette maison ; quelques signes que nous nous fîmes , nous engagèrent au silence. Les fils de nos hôtes , qui , dans ce moment , arrivèrent de l'assemblée nationale , nous apprirent que le roi , *suspendu de ses fonctions* , était gardé à vue avec la famille royale dans la loge du rédacteur du *Logographe* , et qu'il était impossible d'approcher de sa personne.

Je résolus alors d'aller retrouver ma femme et mes enfans , dans une maison de campagne , à cinq lieues de Paris , que j'habitais depuis plus de deux ans ; mais les barrières étaient fermées , et je ne devais pas abandonner madame *de Rambaut*. Nous convinmes de prendre la route de Versailles , où elle demeurerait ; les fils de nos hôtes nous accompagnèrent. Nous traversâmes le pont Louis XVI , couvert de cadavres nuds , déjà putréfiés par la grande chaleur ; et , après bien des dangers , nous

sortîmes de Paris par une brèche qui n'était point gardée.

Dans la plaine de Grenelle, nous fûmes rencontrés par des paysans à cheval, qui crièrent de loin, en nous menaçant de leurs armes : « Arrête, » ou la mort ». L'un d'eux me prenant pour un garde du roi, me coucha en joue et allait tirer sur moi, lorsqu'un autre proposa de nous conduire à la municipalité de Vaugirard. « Il y en a » déjà une vingtaine, disait-il, l'abattis » sera plus grand ». Arrivés à la municipalité, nos hôtes furent reconnus : le maire m'interrogea. « Pourquoi, dans » le danger de la patrie, n'est-tu pas à » ton poste? Pourquoi quittes-tu Paris? » cela annonce de mauvaises intentions ». — « Oui, oui », cria la populace; en prison, les aristocrates, en » prison ». — « C'est précisément, ré- » pondis-je, parce que je voulais me » rendre à mon poste, que vous m'avez

» rencontré sur la route de Versailles ,
 » où je demeure ; c'est là qu'est mon
 » poste , comme c'est ici le vôtre ». On
 interrogea aussi madame *de Rambaut* :
 nos hôtes assurèrent que nous disions
 la vérité , et l'on nous délivra des passe-
 ports. Je dois rendre grâce à la provi-
 dence de n'avoir pas été conduit à la
 prison de Vaugirard ; on venait d'y en-
 fermer vingt-deux gardes du roi , que
 l'on conduisit ensuite à l'Abbaye , où ils
 furent massacrés le 2 septembre suivant.

De Vaugirard à Versailles , des pa-
 trouilles de gens armés nous arrêterent
 à chaque instant pour vérifier nos passe-
 ports. Je conduisis madame *de Ram-
 baut* chez ses parens , et je partis aussitôt
 pour me rendre au sein de ma fa-
 mille. La chute que j'avais faite en sau-
 tant par une fenêtre des Tuileries , la
 fatigue d'un voyage de douze lieues , et
 mes réflexions douloureuses sur les dé-
 plorables événemens qui venaient de se

passer , m'accablèrent tellement que j'eus une fièvre très-forte. Je gardai le lit pendant trois jours ; mais impatient de savoir le sort du roi , je surmontai mon mal , et revins à Paris.

Le 13 au soir , j'appris à mon arrivée que la famille royale , après avoir été retenue depuis le 10 aux Feuillans , venait d'être conduite au Temple ; que le roi avait fait choix pour son service de *M. de Chamilly* , son premier valet-de-chambre , et que *M. Huë* , huissier de la chambre du roi , et destiné à la place de premier valet-de-chambre de monsieur le dauphin , devait servir ce jeune prince. Madame la princesse *de Lamballe* , madame la marquise *de Tourzel* et *M^{lle}. Pauline de Tourzel* , avaient accompagné la reine. Les dames *Thibaut* , *Bazire* , *Navarre* et *Saint-Brice* , femmes-de-chambre , avaient suivi les trois princesses et le jeune prince.

Je perdis alors tout espoir de conti-

nuer mes fonctions auprès de monsieur le dauphin , et j'allais retourner à la campagne , lorsque , le sixième jour de la détention du roi , je fus informé que l'on avait enlevé dans la nuit toutes les personnes qui étaient dans la tour auprès de la famille royale , et qu'après les avoir interrogées au conseil de la commune de Paris , on les avait conduites à la prison de la Force , excepté M. *Huë* , qui fut ramené au Temple pour servir le roi. On chargea *Pétion* , alors maire de Paris , d'indiquer deux autres personnes. Instruit de ces dispositions , je résolus de tenter tous les moyens de reprendre mon service auprès du jeune prince. Je me présentai chez *Pétion* ; il me dit que faisant partie de la maison du roi , je n'obtiendrais pas l'agrément du conseil général de la commune ; je citai M. *Huë* , qui venait d'être envoyé par ce même conseil pour servir le roi : il promit d'appuyer un mémoire que je lui remis ; mais j'observai qu'il était

nécessaire , avant tout , qu'il fit part au roi de ma démarche. Deux jours après, il écrivit à sa majesté en ces termes :

SIRE ,

« Le valet-de-chambre attaché au
» prince royal depuis son enfance de-
» mande à continuer son service auprès
» de lui ; comme je crois que cette pro-
» position vous sera agréable , j'ai ac-
» cédé à son vœu , etc. »

Sa majesté répondit par écrit qu'elle m'agréait pour le service de son fils ; en conséquence je fus mené au Temple : on me fouilla , on me donna des avis sur la manière dont on prétendait que je devais me conduire , et le même jour vingt-six août , à huit heures du soir, j'entrai dans la tour.

Il me serait difficile de décrire l'impression que fit sur moi la vue de cette auguste et malheureuse famille. Ce fut

la reine qui m'adressa la parole , et après des expressions pleines de bonté :
 « Vous servirez mon fils , ajouta-elle ,
 » et vous vous concerterez avec M. *Huë*
 » pour ce qui nous regarde. » J'étais
 tellement oppressé , qu'à peine je pus
 répondre.

Pendant le souper , la reine et les princesses qui , depuis huit jours , étaient sans leurs femmes , me demandèrent si je pourrais peigner leurs cheveux ; je répondis que je ferais tout ce qui leur serait agréable. Un officier municipal s'approcha de moi , et me dit d'un ton assez haut , d'être plus circonspect dans mes réponses. Je fus effrayé de ce début.

Les premiers huit jours que je passai au Temple , je n'eus aucune communication avec l'extérieur. M. *Huë* était seul chargé de recevoir et de demander les choses nécessaires pour la famille royale ; je la servais indistinctement et conjointement avec lui. Mon service au-

près du roi se bornait à le coiffer le matin, et à rouler ses cheveux le soir. Je m'aperçus que j'étais sans cesse observé par les officiers municipaux : un rien leur donnait de l'ombrage ; je me tins sur mes gardes , afin d'éviter quelque imprudence qui m'aurait infailliblement perdu.

Le 2 septembre il y eut beaucoup de fermentation autour du Temple. Le roi et sa famille descendirent comme à l'ordinaire pour se promener dans le jardin ; un municipal qui suivait le roi , dit à un de ses collègues : « Nous avons
« mal fait de consentir à les promener
« cet après-dîner. » J'avais remarqué dès le matin l'inquiétude des commissaires ; ils firent rentrer la famille royale avec précipitation ; mais à peine fut-elle réunie dans la chambre de la reine, que deux officiers municipaux qui n'étaient point de service à la tour, entrèrent, et l'un d'eux nommé

Mathieu, ex-capucin, dit au roi : « Vous » ignorez, monsieur, ce qui se passe : » la patrie est dans le plus grand danger, l'ennemi est entré en Champagne ; le roi de Prusse marche sur Châlons : vous répondrez de tout le mal qui peut en résulter. Nous savons que nous, nos femmes, nos enfants périrons, mais le peuple sera vengé, vous mourrez avant nous : cependant il en est temps encore, et vous pouvez..... » — « J'ai tout fait pour le peuple, répondit le roi, je n'ai rien à me reprocher ». Ce même *Mathieu* dit à M. *Hue* : « Le conseil de la commune m'a chargé de vous mettre en état d'arrestation. » — « Qui? demanda le roi. — « C'est votre valet-de-chambre. » Le roi voulut savoir de quel crime on l'accusait, mais il ne put rien apprendre, ce qui lui donna des inquiétudes sur son sort, et il le recommanda avec intérêt aux deux officiers municipaux. On mit

les scellés, en présence de M. *Hue*, sur le petit cabinet qu'il occupait, et il partit à six heures du soir, après avoir passé vingt jours au Temple. En sortant *Mathieu* me dit : « Prenez garde à la manière dont vous vous conduirez ; il » vous en arriverait autant. »

Le roi m'appela un instant après : il me remit des papiers que M. *Hue* lui avait rendus, et qui contenaient des notes de dépense. L'air inquiet des municipaux, les clameurs du peuple aux environs de la tour, agitaient cruellement son cœur. Après son coucher, le roi me dit de passer la nuit près de lui ; je plaçai un lit à côté de celui de sa majesté.

Le 3 septembre , en habillant le roi, sa majesté me demanda si j'avais appris des nouvelles de M. *Hue* , et si je savais quelque chose des mouvemens de Paris, Je répondis que pendant la nuit j'avais entendu dire par un muni-

cipal, que le peuple se portait aux prisons, que j'allais chercher à me procurer d'autres renseignemens. « Prenez » garde de vous compromettre, me dit » le roi, car alors nous resterions seuls, » et je crains que leur intention ne soit » de mettre près de nous des étrangers.»

A onze heures du matin, le roi étant réuni avec sa famille dans la chambre de la reine, un municipal me dit de monter dans celle du roi, où je trouvais *Manuel* et quelques membres de la commune. *Manuel* me demanda ce que disait le roi de l'enlèvement de M. *Hue* : je lui répondis que sa majesté en était inquiète. « Il ne lui arrivera rien, me » dit-il, mais je suis chargé d'informer » le roi qu'il ne reviendra plus, et que » le conseil le remplacera : vous pouvez l'en prévenir. » Je le priai de m'en dispenser, et j'ajoutai que le roi désirait le voir relativement à plusieurs objets dont la famille royale avait le plus

grand besoin. *Manuel* se détermina avec peine à descendre dans la chambre où était sa majesté ; il lui fit part de l'arrêté du conseil de la commune, qui concernait M. *Hue*, et la prévint qu'on enverrait une autre personne.

» Je vous remercie, répondit le roi,
 » je me servirai du valet-de-chambre
 » de mon fils, et si le conseil s'y re-
 » fuse, je me servirai moi-même ; j'y
 » suis résolu. » Le roi lui parla ensuite des besoins de sa famille, qui manquait de linge et d'autres vêtemens. *Manuel* dit qu'il allait en rendre compte au conseil, et se retira. Je lui demandai, en le reconduisant, si la fermentation continuait : il me fit craindre par ses réponses que le peuple ne se portât au Temple. « Vous vous êtes chargé d'un
 » service difficile, ajouta-t-il, je vous
 » exhorte au courage. »

A une heure, le roi et sa famille témoignèrent le désir de se promener ; on

s'y refusa. Pendant le dîner on entendit le bruit des tambours, et bientôt les cris de la populace. La famille royale sortit de table avec inquiétude et se réunit dans la chambre de la reine. Je descendis pour dîner avec *Tison* et sa femme, employés au service de la tour.

Nous étions à peine assis, qu'une tête au bout d'une pique fut présentée à la croisée. La femme de *Tison* jeta un grand cri ; les assassins crurent avoir reconnu la voix de la reine, et nous entendîmes le rire effréné de ces barbares. Dans l'idée que sa majesté était encore à table ; ils avaient placé la victime de manière qu'elle ne pût échapper à ses regards : c'était la tête de madame la princesse *de Lamballe* : quoique sanglante, elle n'était point défigurée : ses cheveux blonds encore bouclés flottaient autour de la pique.

Je courus aussitôt vers le roi. La terreur avait tellement altéré mon visage,

que la reine s'en aperçut ; il était important de lui en cacher la cause : je voulais seulement avertir le roi ou madame Elisabeth , mais les deux municipaux étaient présens. « Pourquoi n'allez-vous pas dîner », me dit la reine ? — « Madame , lui répondis-je , je suis indisposé. » Dans ce moment un municipal entra dans la tour , et vint parler avec mystère à ses collègues. Le roi leur demanda si sa famille était en sûreté ; « on fait courir le bruit », répondirent-ils , « que vous et votre famille n'êtes plus dans la tour : on demande que vous paraissiez à la croisée , mais nous ne le souffrirons point ; le peuple doit montrer plus de confiance à ses magistrats. »

Cependant les cris du dehors augmentaient : on entendit très-distinctement des injures adressées à la reine. Un autre municipal survint , suivi de quatre hommes députés par le peuple , pour

s'assurer si la famille royale était dans la tour. L'un d'eux en habit de garde national, portant deux épaulettes, et armé d'un grand sabre insista pour que les prisonniers se montrassent à la fenêtre : les municipaux s'y opposèrent. Cet homme dit à la reine, du ton le plus grossier : « On veut vous cacher la tête de » la *Lamballe* que l'on vous apportait , » pour vous faire voir comment le peuple se venge de ses tyrans ; je vous conseille de paraître, si vous ne voulez pas » que le peuple monte ici. » A cette menace la reine tomba évanouie ; je volai à son secours, madame Elisabeth m'aida à la placer sur un fauteuil : ses enfans fondaient en larmes et cherchaient par leurs carresses à la ranimer. Cet homme ne s'éloignait point ; le roi lui dit avec fermeté : « Nous nous attendons à tout , » monsieur ; mais vous auriez pu vous » dispenser d'apprendre à la reine ce » malheur affreux ». Il sortit alors avec ses camarades , leur but était rempli.

La reine revenue à elle , mêla ses larmes à celles de ses enfans , et passa avec la famille royale dans la chambre de madame Elisabeth , d'où l'on entendait moins les clameurs du peuple. Je restai un instant dans la chambre de la reine ; et regardant par la fenêtre , à travers les stores , je vis une seconde fois la tête de madame la princesse *de Lamballe* ; celui qui la portait était monté sur les décombres des maisons que l'on abattait pour isoler la tour ; un autre à côté de lui tenait , au bout d'un sabre , le cœur tout sanglant de cette infortunée princesse. Ils voulurent forcer la porte de la tour , un municipal nommé *Daujon* les harangua , et j'entendis très-distinctement qu'il leur disait : « La tête » d'Antoinette ne vous appartient pas , » les départemens y ont des droits , la » France a confié la garde de ces grands » coupables à la ville de Paris : c'est à » vous de nous aider à les garder , jusqu'à ce que la justice nationale venge

» le peuple. » Ce ne fut qu'après une heure de résistance qu'il parvint à les faire éloigner.

Le soir de la même journée , un des commissaires me dit que la populace avait tenté de pénétrer avec la députation , et de porter dans la tour le corps nud et sanglant de la princesse *de Lamballe* , qui avait été traîné depuis la prison de la Force jusqu'au Temple ; que des municipaux après avoir lutté contre cette populace , lui avaient opposé pour barrière un ruban tricolor attaché en travers de la principale porte d'entrée ; qu'ils avaient inutilement réclamé du secours de la commune de Paris , du général *Santerre* , et de l'assemblée nationale , pour arrêter des projets qu'on ne dissimulait pas ; et que pendant six heures il avait été incertain si la famille royale ne serait pas massacrée. En effet la faction n'était pas encore toute-puissante ; les chefs , quoique d'accord sur

le régicide, ne l'étaient pas sur les moyens de l'exécuter, et l'assemblée désirait peut-être que d'autres mains que les siennes fussent l'instrument des conspirateurs. Une circonstance assez remarquable, c'est qu'après son récit, le municipal me fit payer quarante-cinq sous qu'avait coûté le ruban aux trois couleurs.

A huit heures du soir, tout était calme aux environs de la tour, mais la même tranquillité était loin de régner dans Paris, où les massacres continuèrent pendant quatre ou cinq jours. J'eus occasion, en déshabillant le roi, de lui faire part des mouvemens que j'avais vus, et des détails que j'avais appris. Il me demanda quels étaient ceux des municipaux qui avaient montré le plus de fermeté pour défendre les jours de sa famille; je lui citai *Daujon*, qui avait arrêté l'impétuosité du peuple, quoiqu'il ne fût rien moins que porté pour

sa majesté. Ce municipal ne revint à la tour que quatre mois après ; le roi , se souvenant de sa conduite , le remercia.

Les scènes d'horreur dont je viens de parler ayant été suivies de quelque tranquillité , la famille royale continua le genre de vie uniforme qu'elle avait adopté à son entrée au Temple. Pour qu'on en suive plus facilement les détails , je crois devoir placer ici une description de la petite tour , où le roi était alors renfermé.

Elle était adossée à la grande tour , sans communication intérieure , et formait un quarré long flanqué de deux tourelles ; dans une de ces tourelles était un petit escalier qui partait du premier étage et conduisait à une galerie sur la plate-forme ; dans l'autre étaient des cabinets qui correspondaient à chaque étage de la tour.

Le corps de bâtiment avait quatre étages. Le premier était composé d'une

antichambre, d'une salle à manger et d'un cabinet pris dans la tourelle, où se trouvait une bibliothèque de douze à quinze cents volumes.

Le second étage était divisé à peu près de la même manière. La plus grande pièce servait de chambre à coucher à la reine et à monsieur le dauphin; la seconde, séparée de la première par une petite antichambre fort obscure, était occupée par madame royale et madame Élisabeth. Il fallait traverser cette chambre pour entrer dans le cabinet pris dans la tourelle, et ce cabinet, qui servait de garde-robe à tout ce corps de bâtiment, était commun à la famille royale, aux officiers municipaux et aux soldats.

Le roi demeurait au troisième étage et couchait dans la grande pièce. Le cabinet pris dans la tourelle lui servait de cabinet de lecture. A côté était une cuisine séparée de la chambre du roi par

une petite pièce obscure , qu'avaient habitée MM. *de Chamilly* et *Hue* , et sur laquelle étaient les scellés. Le quatrième étage était fermé. Il y avait au rez de chaussée des cuisines dont on ne fit aucun usage.

Le roi se levait ordinairement à six heures du matin : il se rasait lui-même ; je le coiffais et l'habillais. Il passait aussitôt dans son cabinet de lecture. Cette pièce étant très-petite , le municipal restait dans la chambre à coucher , la porte entr'ouverte , afin d'avoir toujours les yeux sur le roi. Sa majesté priait à genoux pendant cinq à six minutes , et lisait ensuite jusqu'à neuf heures. Dans cet intervalle , après avoir fait sa chambre et préparé la table pour le déjeuner , je descendais chez la reine ; elle n'ouvrait sa porte qu'à mon arrivée , afin d'empêcher que le municipal n'entrât chez elle. Je faisais la toilette du jeune prince ; j'arrangeais les cheveux de la

reine , et j'allais pour le même service dans la chambre de madame royale et de madame Elisabeth. Ce moment de la toilette était un de ceux où je pouvais instruire la reine et les princesses de ce que j'avais appris. Un signe indiquait que j'avais quelque chose à leur dire , et l'une d'elles causant avec l'officier municipal , détournait son attention.

A neuf heures , la reine , ses enfans et madame Elisabeth montaient dans la chambre du roi pour le déjeuner ; après les avoir servis , je faisais les chambres de la reine et des princesses ; *Tison* et sa femme ne m'aidaient que dans ces sortes d'occupations. Ce n'était pas pour le service seulement qu'on les avait placés dans la tour : un rôle plus important leur avait été confié ; c'était d'observer tout ce qui aurait pu échapper à la surveillance des municipaux , et de dénoncer les municipaux eux-mêmes. Des crimes à commettre en-

traient aussi sans doute dans le plan de ceux qui les avaient choisis ; car la femme *Tison* , qui paraissait alors d'un caractère assez doux , mais qui tremblait devant son mari , s'est fait ensuite connaître par une infâme dénonciation contre la reine , à la suite de laquelle elle est tombée dans des accès de folie ; et *Tison* , ancien commis aux barrières , était un vieillard d'un caractère dur et méchant , incapable d'aucun mouvement de pitié , et étranger à tout sentiment d'humanité. A côté de ce qu'il y avait de plus vertueux sur la terre , les conspirateurs avaient voulu placer ce qu'ils avaient trouvé de plus vil.

A dix heures, le roi descendait avec sa famille dans la chambre de la reine et y passait la journée. Il s'occupait de l'éducation de son fils , lui faisait réciter quelques passages de Corneille et de Racine , lui donnait des leçons de géographie , et l'exerçait à laver des cartes.

L'intelligence prématurée du jeune prince répondait parfaitement aux tendres soins du roi. Sa mémoire était si heureuse , que sur une carte ouverte d'une feuille de papier , il indiquait les départemens , les districts , les villes et le cours des rivières : c'était la nouvelle géographie de la France que le roi lui montrait. La reine, de son côté , s'occupait de l'éducation de sa fille , et ces différentes leçons duraient jusqu'à onze heures. Le reste de la matinée se passait à coudre , à tricoter , ou à travailler à de la tapisserie. A midi , les trois princesses se rendaient dans la chambre de madame Élisabeth pour quitter leur robe du matin ; aucun municipal n'entrait avec elles.

A une heure , lorsque le temps était beau , on faisait descendre la famille royale dans le jardin ; quatre officiers municipaux et un chef de légion de la garde nationale l'accompagnaient.

Comme il y avait quantité d'ouvriers dans le Temple, employés aux démolitions des maisons et aux constructions des nouveaux murs, on ne donnait pour promenade qu'une partie de l'allée des maronniers : il m'était aussi permis de participer à ces promenades, pendant lesquelles je faisais jouer le jeune prince, soit au balon, au palet, à la course, soit à d'autres jeux d'exercice.

A deux heures, on remontait dans la tour où je servais le dîner; et tous les jours à la même heure, *Santerre*, brasseur de bière, commandant-général de la garde nationale de Paris, venait au Temple, accompagné de deux aides-de-camp. Il visitait exactement les différentes pièces. Quelquefois le roi lui adressait la parole, la reine jamais. Après le repas, la famille royale se rendait dans la chambre de la reine; leurs majestés faisaient ordinairement une partie de piquet ou de tric-

trac. C'était pendant ce temps que je dînais.

A quatre heures, le roi prenait quelques instans de repos, les princesses autour de lui, chacune un livre à la main : le plus grand silence régnait pendant ce sommeil. Quel spectacle ! un roi poursuivi par la haine et la calomnie, tombé du trône dans les fers, mais soutenu par sa conscience, et dormant paisiblement du sommeil du juste ! Son épouse, ses enfans, sa sœur, contemp'ant avec respect ses traits augustes, dont le malheur semblait encore augmenter la sérénité, et sur lesquels on pouvait lire d'avance le bonheur dont il jouit aujourd'hui ! Non ! ce spectacle ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Au réveil du roi, on reprenait la conversation ; ce prince me faisait asseoir auprès de lui. Je donnais sous ses yeux des leçons d'écriture à son fils ;

et , d'après ces indications , je copiaï des exemples dans les œuvres de Montesquieu et d'autres auteurs célèbres. Après cette leçon , je conduisais le jeune prince dans la chambre de madame Elisabeth , où je le faisais jouer à la balle ou au volant.

A la fin du jour , la famille royale se plaçait autour d'une table ; la reine faisait à haute voix une lecture de livres d'histoire ou de quelques ouvrages bien choisis , propres à instruire et à amuser ses enfans , mais dans lesquels des rapprochemens imprévus avec sa situation se présentaient souvent , et donnaient lieu à des idées bien douloureuses. Madame Elisabeth lisait à son tour , et cette lecture durait jusqu'à huit heures. Je servais ensuite le souper du jeune prince dans la chambre de madame Elisabeth : la famille royale y assistait ; le roi se plaisait à y donner quelque distraction à ses enfans , en leur fai-

sant deviner des énigmes tirées d'une collection de Mercurus de France qu'il avait trouvés dans la bibliothèque.

Après le souper de monsieur le dauphin, je le déshabillais ; c'était la reine qui lui faisait réciter ses prières : il en faisait une particulière pour madame la princesse *de Lamballe* ; et par une autre , il demandait à Dieu de protéger les jours de madame la marquise *de Tourzel* , sa gouvernante. Lorsque les municipaux étaient trop près , ce jeune prince avait de lui-même la précaution de dire ses deux dernières prières à voix basse. Je le faisais passer ensuite dans le cabinet ; et si j'avais quelque chose à apprendre à la reine , je saisisais cet instant. Je l'instruisais du contenu des journaux : on n'en laissait arriver aucun dans la tour ; mais un crieur , envoyé exprès , venait tous les soirs à sept heures , s'approchait près du mur du côté de la rotonde dans l'enclos du Temple ,

et criait , à plusieurs reprises , le précis de tout ce qui s'était passé à l'assemblée nationale , à la commune et aux armées. C'était dans le cabinet du roi que je me plaçais pour l'écouter , et là , dans le silence , il m'était facile de retenir tout ce que j'entendais.

A neuf heures , le roi soupait. La reine et madame Elisabeth restaient alternativement auprès de monsieur le dauphin pendant ce repas : je leur portais ce qu'elles désiraient du souper ; c'était encore un des instans où je pouvais leur parler sans témoins.

Après le souper , le roi remontait un instant dans la chambre de la reine , lui donnait la main en signe d'adieu , ainsi qu'à sa sœur , et recevait les embrassemens de ses enfans ; il allait dans sa chambre , se retirait dans son cabinet , et y lisait jusqu'à minuit. La reine et les princesses se renfermaient chez elles. Un des municipaux restait dans la petite

pièce qui séparait leurs chambres , et y passait la nuit ; l'autre suivait sa majesté.

Je plaçais alors mon lit près de celui du roi ; mais sa majesté attendait pour se coucher que le nouveau municipal fût monté , afin de savoir qui il était ; et si elle ne l'avait pas encore vu , elle me chargeait de demander son nom. Les municipaux étaient relevés à onze heures du matin , à cinq heures du soir , et à minuit. Ce genre de vie dura tout le temps que le roi resta dans la petite tour , jusqu'au 30 de septembre.

Je reprends l'ordre des faits. Le 4 septembre , le secrétaire de *Pétion* vint à la tour pour remettre au roi une somme de deux mille livres en assignats : il exigea du roi une quittance ; sa majesté lui recommanda de rendre à M. *Hue* une somme de cinq cents vingt-six livres qu'il avait avancée pour son service ; il le lui promit. Cette somme de deux mille livres est la seule qui ait été payée ,

quoique l'assemblée législative eût destiné cinq cents mille livres aux dépenses de sa majesté dans la tour du Temple , mais avant qu'elle eût prévu sans doute les véritables projets de ses chefs , ou qu'elle eût osé s'y associer.

Deux jours après , madame Elisabeth me fit rassembler quelques petits effets appartenant à la princesse *de Lamballe* , qu'elle avait laissés à la tour lorsqu'elle en fut enlevée. J'en fis un paquet que j'adressai , avec une lettre , à sa première femme-de-chambre. J'ai su depuis que ni le paquet , ni la lettre ne lui étaient parvenus.

A cette époque , le caractère de la plupart des municipaux qu'on choisissait pour venir au Temple , indiquait de quelle espèce d'hommes on s'était servi pour la révolution du 10 août , et pour les massacres du 2 septembre.

Un municipal , nommé *James* , maître de langue anglaise , voulut un jour

suivre le roi dans son cabinet de lecture , et s'assit à côté de lui. Le roi lui dit d'un ton modéré , que ses collègues le laissaient toujours seul, que la porte restant ouverte , il ne pouvait échapper à ses regards , mais que la pièce était trop petite pour y rester deux. *James* insista d'une manière dure et grossière ; le roi fut forcé de céder : il renonça pour ce jour là à sa lecture , et rentra dans sa chambre , où ce municipal continua de l'obséder par la plus tyrannique surveillance.

Un jour à son lever , le roi prenant le commissaire de garde pour celui de la veille , et lui témoignant avec intérêt qu'il était fâché qu'on eût oublié de le relever , ce municipal ne répondit à ce mouvement de sensibilité du roi que par des injures. « Je viens ici , dit-il , » pour examiner votre conduite, et non » pour que vous vous occupiez de la » mienne ». Et s'avancant près de sa ma-

jesté , le chapeau sur la tête : « Per-
» sonne , et vous moins qu'un autre ,
» n'a le droit de s'en mêler. » Il fut
insolent le reste de la journée. J'ai su
depuis qu'il s'appelait *Meunier*.

Un autre commissaire , nommé *le Clerc* , médecin de profession , se trouva dans la chambre de la reine au moment où je donnais une leçon d'écriture au jeune prince ; il affecta d'interrompre ce travail , pour dissenter sur l'éducation républicaine qu'il fallait donner à monsieur le dauphin : il voulait substituer à ces lectures celle des ouvrages les plus révolutionnaires.

Un quatrième était présent à une lecture que la reine faisait à ses enfans : elle lisait un volume de l'histoire de France , à l'époque où le connétable de Bourbon prit les armes contre la France ; il prétendit que la reine par cet exemple voulait inspirer à son fils des sentimens de vengeance contre sa

patrie, et il en fit une dénonciation formelle au conseil ; j'en prévins la reine, qui, dans la suite, choisit ses lectures de manière qu'on ne pût calomnier ses intentions.

Le nommé *Simon*, cordonnier, et officier municipal, était un des six commissaires chargés d'inspecter les travaux et les dépenses du Temple ; mais il était le seul qui, sous le prétexte de bien remplir sa place, ne quittait point la tour. Cet homme ne paraissait jamais devant la famille royale sans affecter la plus basse insolence ; souvent il me disait, assez près du roi pour en être entendu : « *Cléry*, demande à *Ca-*
 » *pet* s'il a besoin de quelque chose,
 » pour que je n'aie pas la peine de re-
 » monter une seconde fois. » J'étais
 forcé de répondre : « Il n'a besoin de
 » rien. » C'est ce même *Simon*, qui,
 dans la suite, fut placé près du jeune
 Louis, et qui, par une barbarie calcu-

lée, rendit cet intéressant enfant si malheureux. Il y a lieu de croire qu'il fut l'instrument de ceux qui abrégèrent ses jours.

Pour apprendre à calculer à ce jeune prince, j'avais fait une table de multiplication, d'après les ordres de la reine. Un municipal prétendit qu'elle montrait à son fils à parler en chiffres, et il fallut renoncer aux leçons d'arithmétique.

La même chose arriva pour des tapisseries auxquelles la reine et les princesses travaillaient dans les premiers jours de leur détention. Quelques dossiers de chaises étant finis, la reine m'ordonna de les envoyer à madame la duchesse *de Sérent*; les municipaux, à qui j'en demandai la permission, crurent que les dessins représentaient des hiéroglyphes, destinés à correspondre avec le dehors, en conséquence ils prirent un arrêté, par lequel il fut

défendu de laisser sortir de la tour les ouvrages des princesses.

Quelques-uns des commissaires ne parlaient jamais du roi , du jeune prince et des princesses , sans joindre à leurs noms les épithètes les plus injurieuses. Un municipal, nommé *Turlot*, dit un jour devant moi : « Si le bourreau ne » guillotinaît pas cette s..... famille , » je la guillotinerais moi-même. »

Le roi et sa famille , en sortant pour la promenade , devaient passer devant un grand nombre de sentinelles , dont plusieurs, même à cette époque , étaient placées dans l'intérieur de la petite tour. Les factionnaires présentaient les armes aux municipaux et aux chefs de légion ; mais quand le roi arrivait près d'eux , ils posaient l'arme au pied , ou la renversaient avec affectation.

Un de ces factionnaires de l'intérieur écrivit un jour sur la porte de la chambre du roi et en dedans : « *La guillotine*

» *est permanente et attend le tyran*
 » *Louis XVI.* » Le roi lut ces paroles ;
 je fis un mouvement pour les effacer ,
 sa majesté s'y opposa.

Un des portiers de la tour , nommé *Rocher* , d'unc horrible figure , vêtu en sapeur , avec de longues moustaches , un bonnet de poil noir sur la tête , un large sabre et une ceinture à laquelle pendait un trousseau de grosses clefs , se présentait à la porte , lorsque le roi voulait sortir , il ne l'ouvrait qu'au moment où sa majesté était près de lui ; et sous prétexte de choisir dans ce grand nombre de clefs , qu'il agitait avec un bruit épouvantable , il faisait attendre avec affectation la famille royale , et tirait les verroux avec fracas. Il descendait ensuite précipitamment , se plaçait à côté de la dernière porte , une longue pipe à la bouche , et à chaque personne de la famille royale qui sortait , il soufflait de la fumée de tabac , surtout devant les

princesses. Quelques gardes nationaux qui s'amusaient de ces insolences , se rassemblaient près de lui , riaient aux éclats à chaque bouffée de fumée , et se permettaient les propos les plus grossiers ; quelques-uns même , pour jouir plus à leur aise de ce spectacle , apportaient des chaises du corps-de-garde , s'y tenaient assis , et obstruaient le passage déjà fort étroit.

Pendant la promenade , les canoniers se rassemblaient pour danser , et chantaient des chansons toujours révolutionnaires , quelquefois obscènes.

Lorsque la famille royale remontait dans la tour , elle essuyait les mêmes injures ; souvent on couvrait les murs des apostrophes les plus indécentes , écrites en assez gros caractères pour ne pas échapper à ses regards. On y lisait :
 « *Madame Vêto la dansera.... Nous*
 » *saurons mettre le gros cochon au*
 » *régime.... A bas le cordon rouge....*

» *Il faut étrangler les petits louve-*
 » *teaux, etc.* » On crayonnait tantôt
 une potence où était suspendue une
 figure sous les pieds de laquelle était
 écrit : « *Louis prenant un bain d'air ;* »
 tantôt une guillotine , avec ces mots :
Louis crachant dans le sac , » etc.

On changeait ainsi en supplice cette
 courte promenade que l'on accordait à
 la famille royale. Le roi et la reine au-
 raient pu s'y dérober , en restant dans la
 tour ; mais leurs enfans , objets de leur
 sensibilité , avaient besoin de prendre
 l'air : c'était pour eux que leurs majestés
 supportaient chaque jour sans se plain-
 dre ces milliers d'outrages.

Quelques témoignages cependant ,
 ou de fidélité , ou d'attendrissement vin-
 rent quelquefois adoucir l'horreur de ces
 persécutions , et furent d'autant plus
 remarqués qu'ils étaient plus rares.

Un factionnaire montait la garde à
 la porte de la chambre de la reine :

c'était un habitant des faubourgs, vêtu avec propreté , quoiqu'en habit de paysan. J'étais seul dans la première chambre , occupé à lire : il me considérait avec attention et paraissait très-ému : je passe devant lui , il me présente les armes , et me dit d'une voix tremblante : « Vous ne pouvez pas » sortir. » — « Pourquoi ? » — Ma » consigne m'ordonne d'avoir les yeux » sur vous. » — « Vous vous trompez , » lui dis - je. » — Quoi ! monsieur , » vous n'êtes pas le roi ? » — « Vous ne » le connaissez donc pas ? » — « Jamais » je ne l'ai vu , monsieur , et je voudrais » bien le voir ailleurs qu'ici ». — « Parlez » bas : je vais entrer dans cette cham- » bre , j'en laisserai la porte à demi- » ouverte , et vous verrez le roi : il est » assis près de la croisée , un livre à la » main. » Je fis part à la reine du désir de ce factionnaire , et le roi , qu'elle en instruit , eut la bonté de se promener d'une chambre à l'autre pour passer de-

vant lui. Je m'approchai de nouveau de ce factionnaire : « Ah ! monsieur , me » dit-il , que le roi est bon , comme il » aime ses enfans ! » Il était si attendri , qu'à peine il pouvait parler. « Non , con- » tinua-t-il , en se frappant la poitrine , » je ne peux croire qu'il nous ait fait tant » de mal. » Je craignis que son extrême agitation ne le compromît , et je le quittai.

Un autre factionnaire placé au bout de l'allée qui servait de promenade , encore fort jeune et d'une figure intéressante , exprimait par ses regards , le désir de donner quelques renseignemens à la famille royale. Madame Elisabeth , dans un second tour de promenade , s'en approcha pour voir s'il lui parlerait ; soit crainte , soit respect , il ne l'osa point ; mais quelques larmes roulèrent dans ses yeux , et il fit un signe pour indiquer qu'il avait déposé près de lui un papier dans les décombres : je me mis à le chercher , en feignant de

choisir des palets pour le jeune prince ; mais les officiers municipaux me firent retirer , et me défendirent d'approcher désormais des sentinelles ; j'ai toujours ignoré les intentions de ce jeune homme.

Cette heure de la promenade offrait encore à la famille royale un genre de spectacle qui déchirait souvent sa sensibilité. Un grand nombre de sujets fidèles profitaient chaque jour de ce court instant pour voir leur reine et leur roi , en se plaçant aux fenêtres des maisons situées autour du jardin du Temple , et il était impossible de se tromper sur leurs sentimens et sur leurs vœux. Je crus une fois reconnaître madame la marquise de *Tourzel* , et j'en jugeai sur-tout par son extrême attention à suivre des yeux tous les mouvemens du jeune prince , lorsqu'il s'écartait de ses augustes parens. Je fis part de cette observation à madame Elisabeth. Au nom de madame de *Tourzel* , cette princesse , qui

la croyait une des victimes du 2 septembre , ne put retenir ses larmes. « Quoi , » dit-elle , elle vivrait encore ! »

Le lendemain je trouvai moyen de prendre des renseignemens ; madame la marquise *de Tourzel* était dans une de ses terres. J'appris aussi que madame la princesse *de Tarente* et madame la marquise *de la Roche-Aimont* , qui , le 10 août , au moment de l'attaque , s'étaient trouvées dans le château des Tuileries , avaient échappé aux assassins. La sûreté de ces personnes , dont le dévouement s'était manifesté en tant d'occasions , donna quelques instans de consolation à la famille royale ; mais elle apprit bientôt l'affreuse nouvelle que les prisonniers de la haute-cour d'Orléans avaient été massacrés , le 9 septembre , à Versailles. Le roi fut accablé de douleur de la fin malheureuse de M. le duc de *Brissac* qui ne l'avait pas quitté un seul jour depuis le commencement de

la révolution. Sa majesté regretta beaucoup aussi M. *de Lessart*, et les autres intéressantes victimes de leur attachement à sa personne et à leur patrie.

Le 21 septembre , à quatre heures du soir , le nommé *Lubin* , municipal , vint entouré de gendarmes à cheval , et d'une nombreuse populace , faire une proclamation devant la tour. Les trompettes sonnèrent , et il se fit un grand silence. Ce *Lubin* avait une voix de stentor. La famille royale put entendre distinctement la proclamation de l'abolition de la royauté et de l'établissement d'une république. *Hébert* , si connu sous le nom de père Duchêne , et *Destournelles* , depuis ministre des contributions publiques , se trouvaient de garde auprès de la famille royale ; ils étaient assis dans ce moment près de la porte , et fixaient le roi avec un sourire perfide : ce prince s'en aperçut , il tenait un livre à la main et continua de

lire ; aucune altération ne parut sur son visage. La reine montra la même fermeté ; pas un mot , pas un mouvement qui puissent accroître la jouissance de ces deux hommes. La proclamation finie , les trompettes sonnèrent de nouveau ; je me mis à une fenêtre : aussitôt les regards du peuple se tournèrent vers moi ; on me prit pour Louis XVI : je fus accablé d'injures. Les gendarmes me firent des signes menaçans avec leurs sabres , et je fus obligé de me retirer pour faire cesser le tumulte.

Le même soir je fis part au roi du besoin qu'avait son fils de rideaux et de couvertures pour son lit , le froid commençant à se faire sentir. Le roi me dit d'en écrire la demande et la signa. Je m'étais servi des mêmes expressions que j'avais employées jusqu'alors : « *Le roi demande pour son fils ,* » etc... « Vous êtes bien osé , me dit *Destournelles* , de vous servir ainsi d'un titre

» aboli par la volonté du peuple ,
 » comme vous venez de l'entendre. »
 Je lui observai que j'avais entendu une
 proclamation, mais que je n'en savais
 pas l'objet. « C'est, me dit-il, l'aboli-
 » tion de la royauté, et vous pouvez
 » dire à *monsieur* (en me montrant le
 » roi) de cesser de prendre un titre
 » que le peuple ne reconnaît plus. »
 — « Je ne puis, lui répondis-je, chan-
 » ger ce billet, qui est déjà signé, le
 » roi m'en demanderait la cause, et
 » ce n'est pas à moi à la lui appren-
 » dre. » — « Vous ferez ce que vous
 » voudrez; me répliqua-t-il, mais je ne
 » certifierai pas votre demande. » Le
 lendemain, madame Elisabeth m'or-
 donna d'écrire, à l'avenir, pour ces
 sortes d'objets, de la manière suivante :
 « *Il est nécessaire, pour le service de*
 » *Louis XVI..... de Marie-Antoi-*
 » *nette.... de Louis-Charles.... de Ma-*
 » *rie-Thérèse..... de Marie Elisabeth,*
 » etc.....

Jusqu'alors j'avais été forcé de répéter souvent ces demandes. Le peu de linge qu'avaient le roi et la reine, leur avait été prêté par des personnes de la cour (1), pendant le temps qu'ils étaient restés aux Feuillans. On n'avait pu s'en procurer du château des Tuileries, où, dans la journée du 10 août, tout avait été livré au pillage. La famille royale manquait surtout de vêtemens : les princesses les raccommodaient chaque jour ; et souvent madame Elisabeth, pour recoudre ceux du roi, était obligée d'attendre qu'il fût couché : j'obtins cependant, après beaucoup d'instances, qu'on fit un peu de linge neuf ; mais les ouvrières l'ayant marqué de lettres *couronnées*, les municipaux exigèrent que

(1) La comtesse de *Sutherland*, ambassadrice d'Angleterre en France, trouva le moyen de faire parvenir à la reine du linge et d'autres effets pour le jeune prince. La reine m'ordonna, dans la suite, de renvoyer à Lady *Sutherland* les effets qui lui appartenaient, et de lui écrire de sa part pour la remercier. (La reine à cette époque était privée de papier et d'encre.) Les municipaux s'opposèrent à cet envoi, et gardèrent le linge et les effets.

les princesses ôtassent les couronnes : il fallut obéir.

Le 26 septembre j'appris par un municipal qu'on se proposait de séparer le roi de sa famille, et que l'appartement qu'on lui destinait dans la grande tour serait bientôt prêt. Ce ne fut pas sans beaucoup de précautions que j'annonçai au roi cette nouvelle tyrannie; je lui témoignai combien il m'en avait coûté pour l'affliger. « Vous ne pouvez me » donner une plus grande preuve d'attachement, me dit sa majesté, j'exige » de votre zèle de ne me rien cacher, » je m'attends à tout; tâchez de savoir » le jour de cette pénible séparation, et » de m'en instruire. »

Le 29 septembre, à dix heures du matin, cinq ou six municipaux entrèrent dans la chambre de la reine, où était la famille royale. L'un d'eux, nommé *Charbonnier*, fit lecture au roi d'un arrêté du conseil de la commune

qui ordonnait « d'enlever papier, encre,
 » plumes, crayons, et même les papiers
 » écrits, tant sur la personne des déte-
 » nus que dans leurs chambres, ainsi
 » qu'au valet-de-chambre, et autres
 » personnes du service de la tour. — Et
 » lorsque vous aurez besoin de quel-
 » que chose, ajouta-t-il, *Cléry* descen-
 » dra et écrira vos demandes sur un
 » registre qui restera dans la salle
 » du conseil. » Le roi et sa famille,
 sans faire la moindre observation, se
 fouillèrent, donnèrent leurs papiers,
 crayons, nécessaires de poche, etc.
 Les commissaires visitèrent ensuite les
 chambres, les armoires, et emportè-
 rent les objets désignés par l'arrêté. Je
 sus alors par un municipal de la dépu-
 tation, que le soir même le roi serait
 transféré dans la grande tour; je trou-
 vai le moyen d'en faire avertir sa ma-
 jesté par madame Elisabeth.

En effet, après le souper, comme le

roi quittait la chambre de la reine pour remonter dans la sienne, un municipal lui dit d'attendre, le conseil ayant quelque chose à lui communiquer. Un quart d'heure après, les six municipaux qui, le matin, avaient enlevé les papiers, entrèrent et firent lecture au roi d'un second arrêté de la commune, qui ordonnait sa translation dans la grande tour. Quoiqu'instruit de cet événement, le roi en fut de nouveau très-vivement affecté ; sa famille désolée cherchait à lire dans les yeux des commissaires, jusqu'où devaient s'étendre leurs projets ; ce fut en la laissant dans les plus vives allarmes que le roi reçut ses adieux : et cette séparation qui annonçait déjà tant d'autres malheurs, fut un des momens les plus cruels que leurs majestés eussent encore passé au Temple. Je suivis le roi dans sa nouvelle prison.

L'appartement du roi dans la grande tour n'était point achevé, il n'y avait

qu'un seul lit et aucun meuble : les peintres et les colleurs y travaillaient encore , ce qui causait une odeur insupportable , et je craignis que sa majesté n'en fût incommodée. On me destinait pour logement une chambre très-éloignée de celle du roi ; j'insistai fortement pour en être rapproché. Je passai la première nuit sur une chaise auprès de sa majesté ; le lendemain le roi n'obtint qu'avec beaucoup de difficulté qu'on me donnât une chambre à côté de la sienne.

Après le lever de sa majesté , je voulus me rendre dans la petite tour , pour habiller le jeune prince ; les municipaux s'y refusèrent. L'un d'eux nommé *Véron* , me dit : — « Vous n'aurez plus » de communication avec les prisonnières , votre maître non plus ; il ne » doit pas même revoir ses enfans. »

A neuf heures , le roi demanda qu'on le conduisit vers sa famille. « Nous » n'avons point d'ordres pour cela , »

dirent les commissaires. Sa majesté leur fit quelques observations : ils ne répondirent pas.

Une demi-heure après , deux municipaux entrèrent , suivis d'un garçon servant , qui apportait au roi un morceau de pain et une carafe de limonade , pour son déjeuner ; le roi leur témoigna le désir de dîner avec sa famille : ils répondirent qu'ils prendraient les ordres de la commune. « Mais , ajouta le roi , » mon valet-de-chambre peut descendre , c'est lui qui a soin de mon fils , » et rien n'empêche qu'il ne continue » de le servir. » — « Cela ne dépend » pas de nous , » dirent les commissaires , et ils se retirèrent.

J'étais alors dans un coin de la chambre , accablé de douleur , et livré aux réflexions les plus déchirantes sur le sort de cette auguste famille. D'un côté , je voyais les souffrances de mon maître , de l'autre je me représentais le jeune

prince abandonné peut-être à d'autres mains. On avait déjà parlé de le séparer de leurs majestés ; et quelles nouvelles souffrances cet enlèvement ne causerait-il pas à la reine !

J'étais occupé de ces affligeantes idées lorsque le roi vint à moi , tenant à la main le pain qu'on lui avait apporté ; il m'en présenta la moitié , et me dit : — « Il » paraît qu'on a oublié votre déjeuner , » prenez ceci , j'ai assez du reste. » Je refusai ; mais il insista : je ne pus retenir mes larmes , le roi s'en aperçut , et laissa couler les siennes.

A dix heures , d'autres municipaux amenèrent les ouvriers , pour continuer les travaux de l'appartement. Un de ces municipaux dit au roi , qu'il venait d'assister au déjeuner de sa famille , et qu'elle était en bonne santé. « Je vous » remercie » , répondit le roi ; « je » vous prie de lui donner de mes nouvelles , et de lui dire que je me porte

» bien. Ne pourrais-je pas , ajouta-t-il ,
 » avoir quelques livres que j'ai laissés
 » dans la chambre de la reine ? Vous me
 » feriez plaisir de me les envoyer , car
 » je n'ai rien à lire. » Sa majesté indiqua
 les livres qu'elle désirait : ce municipal
 consentit à la demande du roi ; mais ne
 sachant pas lire , il me proposa de l'ac-
 compagner. Je me félicitai de l'igno-
 rance de cet homme , et je bénis la pro-
 vidence de m'avoir ménagé ce moment
 de consolation. Le roi me chargea de
 quelques ordres , ses yeux me dirent le
 reste.

Je trouvai la reine dans sa chambre ,
 entourée de ses enfans et de madame
 Elisabeth : ils pleuraient tous , et leur
 douleur augmenta à ma vue ; ils me fi-
 rent mille questions sur le roi , auxquelles
 je ne pus répondre qu'avec réserve. La
 reine , s'adressant aux municipaux qui
 m'avaient accompagné , renouvela vi-
 vement la demande d'être avec le roi ,

au moins pendant quelques instans du jour , et à l'heure des repas. Ce n'étaient plus des plaintes , ni des larmes , c'étaient des cris de douleur..... « Eh bien ! » ils dîneront ensemble aujourd'hui , » dit un officier municipal ; mais comme » notre conduite est subordonnée aux » arrêtés de la commune , nous ferons » demain ce qu'elle prescrira. » Ses collègues y consentirent.

A la seule idée de se trouver encore avec le roi , un sentiment qui tenait presque de la joie vint soulager cette malheureuse famille. La reine tenant ses enfans dans ses bras , madame Elisabeth , les mains élevées vers le ciel , remerciaient Dieu de ce bonheur inattendu , et offraient le spectacle le plus touchant. Quelques municipaux ne purent retenir leurs larmes (ce sont les seules que je leur aie vu répandre dans cet affreux séjour.) L'un d'eux , le cordonnier *Simon* , dit assez haut : « Je

» crois que ces b..... de femmes me
 » feraient pleurer : » et s'adressant en-
 » suite à la reine : lorsque vous assassi-
 » niez le peuple le dix août, vous ne
 » pleuriez point. » — Le peuple est
 » bien trompé sur nos sentimens, » ré-
 pondit la reine.

Je pris ensuite les livres que le roi m'avait demandés, et les lui portai : les municipaux entrèrent avec moi pour annoncer à sa majesté qu'elle verrait sa famille. Je dis à ces commissaires que je pouvais sans doute continuer de servir le jeune prince et les princesses, ils y consentirent. J'eus ainsi occasion d'apprendre à la reine ce qui s'était passé, et tout ce qu'avait souffert le roi depuis qu'il l'avait quittée.

On servit le dîner chez le roi, où sa famille se rendit; et par les sentimens qu'elle fit éclater, on peut juger des craintes qui l'avaient agitée; on n'entendit plus parler de l'arrêté de la com-

mune , et la famille royale continua de se réunir aux heures des repas , ainsi qu'à la promenade.

Après le dîner , on fit voir à la reine l'appartement qu'on lui préparait au-dessus de celui du roi : elle sollicita les ouvriers d'achever promptement ; mais ils n'eurent fini qu'au bout de trois semaines.

Dans cet intervalle , je continuai mon service , tant auprès de leurs majestés , qu'auprès du jeune prince et des princesses ; leurs occupations furent à-peu-près les mêmes. Les soins que le roi donnait à l'éducation de son fils n'éprouvèrent aucune interruption ; mais ce séjour de la famille royale dans deux tours séparées , en rendant la surveillance des municipaux plus difficile , la rendait aussi plus inquiète. Le nombre des commissaires était augmenté , et leur défiance me laissait bien peu de moyens pour être instruit de ce qui se pas-

sait au-dehors : voici ceux dont je fis usage.

Sous le prétexte de me faire apporter du linge et d'autres objets nécessaires, j'obtins la permission que ma femme vint au Temple une fois la semaine ; elle était toujours accompagnée d'une dame de ses amies , qui passait pour une de ses parentes. Personne n'a prouvé plus d'attachement que cette dame à la famille royale , par les démarches qu'elle a faites et les risques qu'elle a courus en plusieurs occasions. A leur arrivée , on me faisait descendre dans la chambre du conseil ; mais je ne pouvais leur parler qu'en présence des municipaux : nous étions observés de près , et les premières visites ne remplirent pas mon but. Je leur fis alors comprendre de ne venir qu'à une heure de l'après-midi : c'était le moment de la promenade , pendant laquelle la plupart des officiers municipaux suivaient la famille

royale ; il n'en restait qu'un dans la chambre du conseil , et lorsque c'était un homme honnête , il nous laissait un peu plus de liberté , sans cependant nous perdre de vue.

Ayant ainsi la facilité de parler sans être entendu , je leur demandais des nouvelles des personnes à qui la famille royale prenait intérêt , et je m'informais de ce qui se passait à la convention. C'était ma femme qui avait engagé le crieur, dont j'ai déjà parlé, à venir chaque jour se placer près des murs du Temple , et à crier , à plusieurs reprises , le précis des journaux.

Je joignais à ces notions ce que je pouvais apprendre de quelques municipaux et surtout d'un serviteur très-fidèle nommé *Turgi* , garçon servant de la bouche du roi , qui , par attachement pour sa majesté , avait trouvé le moyen de se faire employer au Temple , avec deux de ses camarades , *Marchand* et

Chrétien. Ils apportaient dans la tour les repas de la famille royale, préparés dans une cuisine assez éloignée ; ils étaient en outre chargés des commissions d'approvisionnement ; et *Turgi*, qui partageait avec eux cet emploi, sortant du Temple, à son tour, deux ou trois fois la semaine, pouvait s'informer de ce qui se passait. La difficulté était de m'instruire de ce qu'il avait appris : on lui avait défendu de me parler, à moins que ce ne fût pour le service de la famille royale, mais toujours en présence des municipaux ; lorsqu'il voulait me dire quelque chose, il me faisait un signe convenu, et je cherchais à l'entretenir sous différens prétextes. Tantôt je le priais de me coiffer ; madame Elisabeth, qui connaissait mes relations avec *Turgi*, causait alors avec les municipaux ; j'avais ainsi le temps nécessaire pour nos conversations : tantôt je lui donnais l'occasion d'entrer dans ma chambre ; il saisissait ce moment pour placer sous mon

lit les journaux , mémoires et autres imprimés qu'il avait à me remettre.

Lorsque le roi ou la reine désiraient quelques éclaircissemens du dehors , et que le jour où ma femme devait venir était éloigné , j'en chargeais encore *Turgi* : si ce n'était pas son jour de sortie , je feignais d'avoir besoin de quelque objet pour le service de la famille royale ; « ce sera pour un autre jour , me disait-il. » « Eh bien ! lui répondais-je , d'un air indifférent , le roi attendra. » Je voulais en parlant ainsi engager les municipaux à lui donner l'ordre de sortir : souvent il le recevait , et le même soir , ou le lendemain matin , il me donnait les détails que je désirais. Nous étions convenus de cette manière de nous entendre , mais il fallait prendre garde de ne pas employer une seconde fois les mêmes moyens devant les mêmes commissaires.

De nouveaux obstacles se présentaient pour rendre compte au roi de ce

que j'avais appris. Le soir , je ne pouvais parler à sa majesté qu'au moment où l'on relevait les municipaux , et à son coucher. Quelquefois je pouvais lui dire un mot le matin , quand ses gardiens n'étaient pas encore en état de paraître à son lever ; j'affectais de ne pas vouloir entrer sans eux , mais en leur faisant sentir que sa majesté m'attendait. Me permettaient-ils d'entrer , je tirais aussitôt les rideaux du lit du roi , et pendant que je le chaussais , je lui parlais sans être vu ni entendu. Le plus souvent , mes espérances étaient trompées , et les municipaux me forçaient d'attendre la fin de leur toilette , pour m'accompagner chez sa majesté. Plusieurs d'entr'eux me traitaient même avec dureté ; les uns m'ordonnaient le matin d'enlever leurs lits de sangle , et le soir me forçaient de les replacer ; les autres me tenaient sans cesse des propos insultans ; mais cette conduite me fournissait de nouveaux moyens d'être utile à leurs majestés.

N'opposant aux commissaires que de la douceur et de la complaisance , je les captivais presque malgré eux : je leur inspirais de la confiance sans qu'ils s'en aperçussent , et je parvenais souvent à savoir d'eux-mêmes ce que je voulais apprendre.

Tel était le plan que je suivais avec tant de soin depuis mon entrée au Temple , lorsqu'un événement aussi bizarre qu'inattendu me fit craindre d'être séparé pour toujours de la famille royale.

Un soir , vers les six heures , c'était le 5 octobre , après avoir accompagné la reine dans son appartement , je remontais chez le roi avec deux officiers municipaux , lorsque la sentinelle , placée à la porte d'un grand corps-de-garde , m'arrêtant par le bras , et me nommant par mon nom , me demanda comment je me portais , et me dit avec un air de mystère qu'elle voudrait bien m'entretenir.

« Monsieur , lui répondis-je , parlez

» haut , il ne m'est pas permis de parler
 » bas à personne ». — « On m'a assuré ,
 » répliqua le factionnaire , qu'on avait
 » mis le roi au cachot depuis quelques
 » jours , et que vous étiez avec lui ». —
 « Vous voyez bien le contraire , lui dis-
 » je , et je le quittai. » Dans ce moment,
 un des municipaux marchait devant
 moi , et l'autre me suivait ; le premier
 s'arrêta et nous entendit.

Le lendemain matin , deux commis-
 saires m'attendaient à la porte de l'appar-
 tement de la reine : ils me conduisirent
 à la chambre du conseil , et les municipaux qui s'y étaient rassemblés , m'inter-
 rogèrent. Je rapportai la conversation
 telle qu'elle avait eu lieu : celui des mu-
 nicipaux qui nous avait entendus , con-
 firma mon récit ; l'autre soutint que la
 sentinelle m'avait remis un papier dont
 il avait entendu le froissement , et que
 c'était une lettre pour le roi. Je niai le
 fait , en invitant les municipaux à me

fouiller , et à faire des recherches. On dressa procès-verbal de la séance du conseil , je fus confronté avec le factionnaire , et celui-ci fut condamné à vingt-quatre heures de prison.

Je croyais cette affaire terminée , lorsque le 26 octobre , pendant le dîner de la famille royale , un municipal entra suivi de six gendarmes , le sabre à la main , d'un greffier et d'un huissier , tous deux en costume ; je crus qu'on venait chercher le roi , et je fus saisi de terreur : la famille royale se leva , le roi demanda ce qu'on lui voulait ; mais le municipal , sans répondre , m'appela dans une autre chambre : les gendarmes le suivirent , et le greffier m'ayant lu un mandat d'arrêt , on se saisit de moi pour me traduire au tribunal. Je demandai la permission d'en prévenir le roi ; on me répondit que , dès ce moment , il ne m'était plus permis de lui parler. « Prenez seulement une chemise , ajouta le

» municipal , cela ne sera pas long. » Je crus l'entendre, et n'emportai que mon chapeau. Je passai à côté du roi et de sa famille qui étaient debout et consternés de la manière dont on m'enlevait. La populace rassemblée dans la cour du Temple m'accabla d'injures, en demandant ma tête. Un officier de la garde nationale dit qu'il était nécessaire de me conserver la vie , jusqu'à ce que j'eusse révélé les secrets dont j'étais seul dépositaire , et les mêmes vociférations se firent entendre pendant ma route.

Je fus à peine arrivé au palais de Justice qu'on me mit au secret; j'y restai six heures , occupé , mais en vain , à découvrir quels pouvaient être les motifs de mon arrestation : je me rappelai seulement que , dans la matinée du 10 août , pendant l'attaque du château des Tuileries , quelques personnes qui s'y trouvaient enfermées , et qui cherchaient à en sortir , m'avaient prié de cacher dans

une commode qui m'appartenait, plusieurs effets précieux , et même des papiers qui auraient pu les faire reconnaître ; je crus que ces papiers avaient été saisis , et que peut-être ils allaient causer ma perte. ,

A huit heures , je parus devant des juges qui m'étaient inconnus. C'était un tribunal révolutionnaire , établi le dix-sept août , pour faire un choix entre ceux qui avaient échappé à la fureur du peuple , et les mettre à mort. Quel fut mon étonnement, lorsque j'aperçus sur le fauteuil des accusés , ce même jeune homme soupçonné de m'avoir remis une lettre , trois semaines auparavant, et lorsque je reconnus dans mon accusateur cet officier municipal qui m'avait dénoncé au conseil du Temple. On m'interrogea , des témoins furent entendus. Le municipal renouvela son accusation ; je lui répliquai qu'il n'était pas digne d'être magistrat du peuple ; que

puisqu'il avait entendu le froissement d'un papier, et cru voir qu'on me remettait une lettre, il aurait dû me fouiller sur-le-champ, au lieu d'attendre dix-huit heures pour me dénoncer au conseil du Temple. Après les débats, les jurés passèrent aux opinions, et sur leur déclaration nous fûmes acquittés. Le président chargea quatre municipaux présens à mon jugement, de me reconduire au Temple : il était minuit. J'arrivai au moment où le roi venait de se coucher, et il me fut permis de lui annoncer mon retour. La famille royale avait pris le plus vif intérêt à mon sort, et me croyait déjà condamné.

Ce fut à cette époque que la reine vint habiter l'appartement qu'on lui avait préparé dans la grande tour ; mais ce jour-là même, si vivement désiré, et qui semblait promettre à leurs majestés quelques consolations, fut marqué, de la part des officiers municipaux, par

un nouveau trait d'animosité contre la reine. Depuis son entrée au Temple, ils la voyaient consacrer son existence au soin de son fils, et trouver quelque adoucissement à ses maux dans sa reconnaissance et dans ses caresses, ils l'en séparèrent sans l'en prévenir : sa douleur fut extrême. Le jeune prince ayant été remis au roi, je fus chargé de son service. Avec quel attendrissement la reine ne me recommanda-t-elle point de veiller sur les jours de son fils !

Les événemens dont j'aurai désormais à parler s'étant passés dans un local différent de celui dont j'ai donné la description, je crois devoir faire connaître la nouvelle habitation de leurs majestés.

La grande tour, d'environ cent cinquante pieds de hauteur, forme quatre étages qui sont voûtés, et soutenus au milieu par un gros pilier, depuis le bas jusqu'à la flèche; l'intérieur est d'environ trente pieds en quarré.

Le second et le troisième étage destinés à la famille royale , étant , comme les autres d'une seule pièce , furent divisés en quatre chambres par des cloisons de planches. Le rez-de-chaussée était à l'usage des municipaux ; le premier étage servait de corps-de-garde ; le roi fut logé au second.

La première pièce de son appartement était une antichambre où trois portes différentes conduisaient séparément aux trois pièces. En face de la porte d'entrée était la chambre du roi , dans laquelle on plaça un lit pour monsieur le dauphin : la mienne se trouvait à gauche , ainsi que la salle à manger , qui était séparée de l'antichambre par une cloison en vitrage. Il y avait une cheminée dans la chambre du roi : un grand poêle placé dans l'antichambre chauffait les autres pièces. Chacune de ces chambres était éclairée par une croisée ; mais on avait mis en dehors

de gros barreaux de fer et des abat-jour qui empêchaient l'air de circuler ; les embrasures des fenêtres avaient neuf pieds de profondeur.

La grande tour communiquait par chaque étage à quatre tourelles placées sur les angles.

Dans une de ces tourelles était l'escalier qui allait jusqu'aux créneaux ; on y avait placé des guichets de distance en distance au nombre de sept. De cet escalier on entrait dans chaque étage en franchissant deux portes : la première était en bois de chêne fort épais, et garnie de clous, la seconde en fer.

Une autre tourelle donnait dans la chambre du roi, et y formait un cabinet. On avait ménagé une garde-robe dans la troisième. La quatrième renfermait le bois de chauffage : on y déposait aussi pendant le jour les lits de sangle sur lesquels les municipaux de

garde auprès de sa majesté passaient la nuit.

Les quatre pièces de l'appartement du roi avaient un faux plafond en toile, les cloisons étaient recouvertes d'un papier peint. Celui de l'antichambre représentait l'intérieur d'une prison, et sur un des panneaux on avait affiché, en très-gros caractères, *la déclaration des droits de l'homme*, encadrée dans une bordure aux trois couleurs. Une commode, un petit bureau, quatre chaises garnies, un fauteuil, quelques chaises de paille, une glace sur la cheminée et un lit de damas vert, composaient tout l'ameublement : ces meubles, ainsi que ceux des autres pièces, avaient été pris au palais du Temple. Le lit du roi était celui qui servait au capitaine des gardes de Mgr. le comte d'Artois (1).

(1) Monseigneur le duc d'Angoulême, en sa qualité de grand-prieur de France, était propriétaire du palais du Temple. Mgr. le

La reine logeait au troisième étage : la distribution en était à peu près la même que celle de l'appartement du roi. La chambre à coucher de la reine et de madame royale était au-dessus de celle du roi : la tourelle leur servait de cabinet. Madame Elisabeth occupait la chambre au-dessus de la mienne ; la pièce d'entrée servait d'antichambre : les municipaux s'y tenaient le jour et y passaient la nuit. *Tison* et sa femme furent logés au-dessus de la salle à manger de l'appartement du roi.

Le quatrième étage n'était point occupé : une galerie régnait dans l'intérieur des crénaux, et servait quelquefois de promenade. On avait placé des jalousies entre les crénaux, pour empêcher la famille royale de voir et d'être vue.

Depuis cette réunion de leurs majes-

comte d'Artois l'avait fait meubler : c'était sa résidence lorsqu'il venait à Paris. La grande tour éloignée du palais de deux cents pas, et située au milieu du jardin, était le dépôt des archives de l'ordre de Malthe.

tés dans la grande tour, il y eut peu de changemens dans les heures des repas, des lectures et des promenades, ainsi que dans les momens que le roi et la reine avaient jusques-là consacrés à l'éducation de leurs enfans. Après son lever, le roi lisait l'office des chevaliers du St.-Esprit; et comme on avait refusé de laisser dire la messe au Temple, même les jours de fête, il m'ordonna de lui acheter un bréviaire à l'usage du diocèse de Paris. Ce prince était véritablement religieux, mais sa religion pure et éclairée ne l'avait jamais détourné de ses autres devoirs. Des livres de voyages, les œuvres de *Montesquieu*, celles du comte de *Buffon*, le Spectacle de la Nature de *Pluche*; l'histoire d'Angleterre de *Hume*, en anglais; l'Imitation de Jésus-Christ, en langue latine; le Tasse, en langue italienne; nos différens théâtres, étaient depuis son entrée au Temple sa lecture habituelle. Il consacrait quatre

heures de la journée à celle des auteurs latins.

Madame Elisabeth et la reine ayant désiré des livres de piété semblables à ceux du roi, sa majesté m'ordonna de les faire acheter. Combien de fois n'ai-je pas vu madame Elisabeth à genoux, près de son lit, et priant avec ferveur !

A neuf heures, on venait chercher le roi et son fils pour le déjeuner ; je les accompagnais. J'arrangeais ensuite les cheveux des trois princesses, et par les ordres de la reine, je montrais à coiffer à madame royale. Pendant ce temps, le roi jouait aux dames ou aux échecs, tantôt avec la reine, tantôt avec madame Elisabeth.

Après le dîner, le jeune prince et sa sœur jouaient dans l'antichambre au volant, au siam ou à d'autres jeux : madame Elisabeth était toujours présente, et s'asseyait près d'une table, un livre

à la main. Je restais dans cette pièce, et quelquefois je lisais ; je m'asseyais alors, pour obéir aux ordres de cette princesse. La famille royale ainsi dispersée inquiétait souvent les municipaux de garde, qui, ne voulant pas laisser le roi et la reine seuls, voulaient encore moins se séparer, tant ils se méfiaient l'un de l'autre. C'était ce moment que saisisait madame Elisabeth pour me faire des questions ou me donner ses ordres. Je l'écoutais et lui répondais sans détourner les yeux du livre que je tenais à la main, pour ne pas être surpris par les municipaux. Monsieur le dauphin et madame royale, d'accord avec leur tante, facilitaient ces conversations par leurs jeux bruyans, et souvent l'avertissaient par quelques signes de l'entrée des municipaux dans cette pièce. Je devais surtout me méfier de *Tison*, suspect même aux commissaires qu'il avait dénoncés plusieurs fois : c'était envain que le roi et la reine le trai-

taient avec bonté, rien ne pouvait vaincre sa méchanceté naturelle.

Le soir, à l'heure du coucher, les municipaux plaçaient leurs lits dans l'antichambre, de manière à barrer la pièce que sa majesté occupait. Ils fermaient encore une des portes de ma chambre, par laquelle j'aurais pu entrer dans celle du roi, et en emportaient la clef; il me fallait donc passer par l'antichambre lorsque sa majesté m'appelait pendant la nuit, essuyer la mauvaise humeur des commissaires, et attendre qu'ils voulussent bien se lever.

Le 7 octobre, à six heures du soir, on me fit descendre à la salle du conseil, où je trouvai une vingtaine de municipaux assemblés, présidés par *Manuel*, qui, de procureur de la commune, était devenu membre de la convention nationale : sa présence me surprit et me donna des inquiétudes. On me prescrivit d'ôter au roi, dès le soir même,

les ordres dont il était encore décoré, tels que ceux de *Saint-Louis* et de la *Toison d'Or*; sa majesté ne portait plus l'ordre du *Saint-Esprit*, qui avait été supprimé par la première assemblée.

Je représentai que je ne pouvais obéir, que ce n'était point à moi à faire connaître au roi les arrêtés du conseil. Je fis cette réponse pour avoir le temps d'en prévenir sa majesté, et je m'aperçus d'ailleurs, à l'embarras des municipaux, qu'ils agissaient dans ce moment sans y être autorisés par aucun arrêté, ni de la convention, ni de la commune. Les commissaires refusèrent de monter chez le roi; *Manuel* les y décida, en offrant de les accompagner. Le roi était assis et occupé à lire : ce fut *Manuel* qui lui adressa la parole, et la conversation qui suivit fut aussi remarquable par la familiarité indécente de *Manuel*, que par le calme et la modération du roi.

« Comment vous trouvez-vous ? lui

» dit *Manuel* ; avez-vous ce qui vous
 » est nécessaire ? » — « Je me contente
 » de ce que j'ai , répondit sa majesté. »
 — « Vous êtes sans doute instruit des
 » victoires de nos armées , de la prise
 » de Spire , de celle de Nice , et de la
 » conquête de la Savoie. » — « J'en ai
 » entendu parler il y a quelques jours ,
 » par un de ces messieurs qui lisait le
 » Journal du Soir. » — « Comment !
 » n'avez-vous donc pas les journaux qui
 » deviennent si intéressans ? » — « Je
 » n'en reçois aucun. » — Il faut , mes-
 » sieurs , dit *Manuel* , en s'adressant
 » aux municipaux , donner tous les
 » journaux à *monsieur* , (en montrant
 » le roi) il est bon qu'il soit instruit de
 » nos succès. » Puis s'adressant de nou-
 » veau à sa majesté : « Les principes dé-
 » mocratiques se propagent ; vous savez
 » que le peuple a aboli la royauté , et
 » adopté le gouvernement républicain. »
 — « Je l'ai entendu dire , et je fais des
 » vœux pour que les Français trouvent

» le bonheur que j'ai toujours voulu leur
 » procurer ». — « Vous savez aussi que
 » l'assemblée nationale a supprimé tous
 » les *ordres de chevalerie* : on aurait
 » dû vous dire d'en quitter les décora-
 » tions ; rentré dans la classe des autres
 » citoyens , il faut que vous soyez traité
 » de même : au reste , demandez tout ce
 » qui vous sera nécessaire , on s'empres-
 » sera de vous le procurer. » — « Je vous
 » remercie , dit le roi , je n'ai besoin de
 » rien. » Aussitôt il reprit sa lecture.
Manuel avait cherché à découvrir des
 regrets , ou à provoquer l'impatience :
 il ne trouva qu'une grande résignation
 et une inaltérable sérénité.

La députation se retira : l'un des mu-
 nicipaux me dit de le suivre à la cham-
 bre du conseil , où l'on m'ordonna de
 nouveau d'ôter au roi ses décorations.
Manuel ajouta : « Vous ferez bien d'en-
 » voyer à la convention les croix et les
 » rubans ; je dois aussi vous prévenir ,

» continua-t-il , que la captivité de Louis
 » XVI pourra durer long-temps , et que
 » si votre intention n'était pas de rester
 » ici , vous feriez bien de le dire en ce
 » moment ; on a encore le projet , pour
 » rendre la surveillance plus facile , de
 » diminuer le nombre des personnes
 » employées dans la tour ; si vous restez
 » auprès du ci-devant roi , vous serez
 » donc absolument seul , et votre service
 » deviendra plus pénible : on vous
 » apportera du bois et de l'eau pour une
 » semaine ; mais ce sera vous qui net-
 » toierez l'appartement et ferez les au-
 » tres ouvrages. » Je lui répondis que ,
 déterminé à ne jamais quitter le roi , je
 me soumettais à tout. On me reconduisit
 dans la chambre de sa majesté qui me
 dit : Vous avez entendu ces messieurs ,
 vous ôterez ce soir mes ORDRES de dessus
 mes habits.

Le lendemain en habillant le roi , je
 lui dis que j'avais enfermé les croix et

les cordons , quoique *Manuel* m'eût fait entendre qu'il conviendrait de les envoyer à la convention. « Vous avez bien » fait , » me dit sa majesté.

On a répandu le bruit que *Manuel* était venu au Temple , dans le courant du mois de septembre , pour engager sa majesté à écrire au roi de Prusse , à l'époque de son entrée en Champagne. Je peux assurer que *Manuel* n'a paru dans la tour que deux fois , pendant le temps que j'y suis resté , le trois septembre et le sept octobre ; que chaque fois il fut accompagné d'un grand nombre de municipaux , et qu'il ne parla point au roi en particulier.

Le 9 octobre , on apporta au roi le Journal des Débats de la convention ; mais quelques jours après , un municipal , nommé *Michel* , parfumeur , fit prendre un arrêté qui interdisait de nouveau l'entrée des papiers publics dans la tour : il m'appela à la chambre du

conseil, et me demanda par quel ordre je faisais venir des journaux à mon adresse. Effectivement, sans que j'en fusse informé, on apportait tous les jours quatre journaux avec cette adresse imprimée : *Au valet-de-chambre de Louis XVI, à la tour du Temple*. J'ai toujours ignoré, et j'ignore encore le nom des personnes qui en payaient l'abonnement. Ce *Michel* voulut me forcer de les lui indiquer; il me fit écrire aux rédacteurs des journaux pour avoir des éclaircissemens, mais leurs réponses, s'ils en firent, ne me furent pas communiquées.

Cette défense de laisser entrer les journaux dans la tour avait pourtant des exceptions, quand ces écrits fournissaient l'occasion d'un nouvel outrage. Renfermaient-ils des expressions injurieuses contre le roi ou la reine, des menaces atroces, des calomnies infâmes? certains municipaux avaient la

méchanceté réfléchie de les placer sur la cheminée , ou sur la commode de la chambre de sa majesté , afin qu'ils tombassent sous sa main.

Ce prince lut une fois , dans une de ces feuilles , la réclamation d'un canonnier qui demandait « la tête du tyran Louis » XVI , pour en charger sa pièce et l'envoyer à l'ennemi. » Un autre de ces journaux , en parlant de madame Elisabeth , et en voulant détruire l'admiration qu'inspirait au public son dévouement au roi et à la reine , cherchait à détruire ses vertus par les calomnies les plus absurdes. Un troisième disait qu'il fallait étouffer les deux petits louveteaux qui étaient dans la tour , désignant par là monsieur le dauphin et madame royale.

Le roi n'était affecté de ces articles que par rapport au peuple. « Les Français , disait-il , sont bien malheureux » de se laisser ainsi tromper. » J'avais

soin de soustraire ces journaux aux regards de sa majesté, quand j'étais le premier à les apercevoir ; mais souvent on les plaçait , quand mon service me retenait hors de sa chambre : ainsi il est bien peu de ces articles dictés dans le dessein d'outrager la famille royale , soit pour provoquer au régicide , soit pour préparer le peuple à le laisser commettre , qui n'aient été lus par le roi. Ceux qui connaissent les insolens écrits qui furent publiés dans ce temps-là , peuvent seuls se faire une idée de ce genre inoui de supplice.

L'influence de ces écrits sanguinaires se fit aussi remarquer dans la conduite du plus grand nombre des officiers municipaux qui , jusques-là , ne s'étaient pas encore montrés ni si durs , ni si méfiants. Un jour, après dîner , je venais d'écrire un mémoire de dépenses dans la chambre du conseil , et je l'avais renfermé dans un pupitre dont on m'avait donné

la clef. A peine fus-je sorti, que *Marinot*, officier municipal, dit à ses collègues, quoiqu'il ne fût pas de service, qu'il fallait ouvrir le pupitre, examiner ce qu'il contenait, et vérifier si je n'avais pas quelque correspondance avec les ennemis du peuple. « Je le connais bien, » ajouta-t-il, et je sais qu'il reçoit des lettres pour le roi : » puis accusant ses collègues de ménagemens, il les accabla d'injures, les menaça comme complices de les dénoncer tous au conseil de la commune, et il sortit pour exécuter ce dessein. On dressa aussitôt un procès-verbal de tous les papiers que contenait mon pupitre, on l'envoya à la commune, où *Marinot*, avait déjà fait sa dénonciation.

Ce même municipal prétendit un autre jour qu'un damier qu'on me rapportait, et dont j'avais fait raccommoder les cases, du consentement de ses collègues, renfermait une correspondance ;

il le défit en entier , et ne trouvant rien ,
il fit recoller les cases en sa présence.

Un jeudi , ma femme et son amie
étant venues au Temple , comme de cou-
tume , je leur parlais dans la chambre du
conseil. La famille royale qui était à la
promenade nous aperçut , et la reine et
madame Elisabeth nous firent un signe
de tête. Ce mouvement de simple in-
térêt fut remarqué de *Marinot* ; il n'en
fallut pas davantage pour qu'il fit arrêter
ma femme et son amie , au moment où
elles sortirent de la chambre du conseil.
On les interrogea séparément : on de-
manda à ma femme qui était la dame qui
l'accompagnait ; elle répondit : c'est ma
sœur : interrogée sur le même fait , celle-
ci dit être sa cousine. Cette contradiction
servit de matière à un long procès-ver-
bal , et aux soupçons les plus graves.
Marinot prétendit que cette dame était
un page de la reine déguisé. Enfin ,
après trois heures de l'interrogatoire le

plus pénible et le plus injurieux , on leur rendit la liberté.

Il leur fut encore permis de revenir au Temple , mais nous redoublâmes de prudence et de précaution. Je parvenais souvent , dans ces courtes entrevues , à leur remettre des notes écrites avec un crayon , qui avait échappé aux recherches des municipaux , et que je cachais avec soin : ces notes étaient relatives à quelques informations demandées par leurs majestés ; heureusement que , ce jour-là , je n'en avais remis aucune : si l'on eût trouvé quelque billet sur elles , nous eussions couru tous trois les plus grands dangers.

D'autres municipaux se faisaient remarquer par des traits les plus bizarres. L'un faisait rompre des macarons , pour voir si l'on n'y avait pas caché quelques billets. Un autre , pour le même objet , ordonna qu'on coupât des pêches devant lui , et qu'on en fendît les noyaux. Un

troisième me força de boire un jour de l'essence de savon destinée à la barbe du roi , affectant de craindre que ce ne fût du poison . A la fin de chaque repas , madame Elisabeth me donnait à nettoyer un petit couteau à lame d'or : souvent les commissaires me l'arrachaient des mains pour examiner si je n'avais pas glissé quelque papier au fond de la gaine.

Madame Elisabeth m'avait ordonné de renvoyer à madame la duchesse de Sérent un livre de piété : les municipaux en coupèrent les marges , dans la crainte qu'on eût écrit quelque chose avec une encre particulière.

Un d'eux me défendit un jour de monter chez la reine pour la coiffer ; il fallut que sa majesté vint dans l'appartement du roi , et qu'elle apportât elle-même tout ce qui était nécessaire pour sa toilette.

Un autre voulut la suivre , quand ,

selon son usage , elle entra à midi dans la chambre de madame Elisabeth , pour quitter sa robe du matin ; je lui représentai l'indécence de ce procédé ; il insista : sa majesté sortit de la chambre et renonça à s'habiller.

Lorsque je recevais le linge du blanchissage , les municipaux me le faisaient déployer pièce par pièce , et l'examinaient au grand jour. Le livre de la blanchisseuse , et tout autre papier servant d'enveloppe , étaient présentés au feu , pour s'assurer qu'il n'y avait aucune écriture secrète. Le linge que quittaient le roi et les princesses était aussi examiné.

Quelques municipaux cependant n'ont pas partagé la dureté de leurs collègues ; mais la plupart , devenus suspects au comité de salut public , sont morts victimes de leur humanité ; ceux qui existent encore ont gémi long-temps dans les prisons.

Un jeune homme , nommé *Toulan* , que je croyais , à ses propos , un des plus grands ennemis de la famille royale , vint un jour près de moi , et me serrant la main : « Je ne peux , me dit-il avec mystère parler aujourd'hui à la reine , à cause de mes camarades ; prévenez-la que la commission dont elle m'a chargé est faite ; que , dans quelques jours , je serai de service , et qu'alors je lui apporterai la réponse. » Etonné de l'entendre parler ainsi , et craignant qu'il ne me tendit un piège. « Monsieur , lui dis-je , vous vous trompez , en vous adressant à moi pour de pareilles commissions. » — « Non , je ne me trompe pas , répliqua-t-il , en me serrant la main avec le plus de force , et il se retira. » Je rendis compte à la reine de cette conversation. « Vous pouvez vous fier à *Toulan* , me dit-elle. » Ce jeune homme fut impliqué depuis dans le procès de cette princesse , avec neuf autres officiers municipaux , accusés

d'avoir voulu favoriser l'évasion de la reine , quand elle était au Temple. *Toulan* périt du dernier supplice.

Leurs majestés renfermées dans la tour depuis trois mois n'avaient encore vu que des officiers municipaux , lorsque le premier novembre , on leur annonça une députation de la convention nationale. Elle était composée de *Drouet* , maître de poste de Varennes , *Chabot* , ex-capucin , de *Dubois-Crancé* , de *Duprat* et de deux autres dont je ne me rappelle pas les noms. La famille royale et sur-tout la reine frémirent d'horreur à la vue de *Drouet* ; ce député s'assit insolemment près d'elle ; à son exemple , *Chabot* , prit un siège. La députation demanda au roi comment il était traité , et si on lui donnait les choses nécessaires. « Je ne me plains de rien , » répondit sa majesté , je demande seulement que la commission fasse remettre à mon valet-de-chambre , ou

» déposer au conseil , une somme de
 » deux mille livres , pour les petites
 » dépenses courantes , et qu'on nous
 » fasse parvenir du linge et d'autres
 » vêtemens , dont nous avons le plus
 » grand besoin. » Les députés le lui pro-
 mirent , mais rien ne fut envoyé.

Quelques jours après , le roi eut une fluxion assez considérable à la tête : je demandai instamment qu'on fit appeler M. *Dubois* , dentiste de sa majesté. On délibéra trois jours , et cette demande fut refusée. La fièvre survint ; on permit alors à sa majesté de consulter M. *le Monnier* , son premier médecin. Il serait difficile de peindre la douleur de ce respectable vieillard lorsqu'il vit son maître.

La reine et ses enfans ne quittaient presque point le roi pendant le jour , le servaient avec moi , et m'aidaient souvent à faire son lit : je passais les nuits seul auprès de sa majesté. M. *le Mon-*

nier venait deux fois le jour accompagné d'un grand nombre de municipaux : on le fouillait , et il ne lui était permis de parler qu'à haute voix. Un jour que le roi prit médecine , *M. le Monnier* demanda à rester quelques heures : comme il se tenait debout , pendant que plusieurs municipaux étaient assis , le chapeau sur tête , sa majesté l'engagea à prendre un siège , ce qu'il refusa par respect ; les commissaires en murmurèrent tout haut. La maladie du roi dura dix jours. Peu de jours après , le jeune prince qui couchait dans la chambre de sa majesté , et que les municipaux n'avaient pas voulu faire transférer dans celle de la reine , eut de la fièvre. La reine en ressentit d'autant plus d'inquiétude , qu'elle ne put obtenir , malgré les plus vives instances , de passer la nuit auprès de son fils. Elle lui prodigua les plus tendres soins , pendant les instans qu'il lui était permis de rester auprès de lui. La même maladie se communiqua à la reine , à madame royale , et

à madame Elisabeth. M. *le Monnier* obtint la permission de continuer ses visites.

Je tombai malade à mon tour. La chambre que j'habitais était une pièce humide, et sans cheminée : l'abat-jour de la croisée interceptait encore le peu d'air qu'on y respirait. Je fus attaqué d'une fièvre rhumatique, avec une forte douleur au côté, qui me força de garder le lit. Le premier jour, je me levai pour habiller le roi, mais sa majesté voyant mon état refusa mes soins, m'ordonna de me coucher, et fit elle-même la toilette de son fils.

Pendant cette première journée, monsieur le dauphin ne me quitta presque point; cet auguste enfant m'apportait à boire : le soir le roi profita d'un moment où il paraissait moins surveillé pour entrer dans ma chambre; il me fit prendre un verre de boisson, et me dit avec une bonté qui me fit verser des lar-

mes : « Je voudrais vous donner moi-même des soins , mais vous savez combien nous sommes observés : prenez courage , demain vous verrez mon médecin. » A l'heure du souper , la famille royale entra chez moi , et madame Elisabeth , sans que les municipaux s'en aperçussent , me remit une petite bouteille qui contenait un loc. Cette princesse qui était fort enrhumée , s'en privait pour moi : je voulus la refuser , elle insista. Après le souper , la reine déshabilla et coucha le jeune prince , et madame Elisabeth roula les cheveux du roi.

Le lendemain matin , M. *le Monnier* m'ordonna une saignée , mais il fallait le consentement de la commune pour faire entrer un chirurgien. L'on parla de me transférer au palais du Temple. Craignant de ne plus rentrer dans la tour , si j'en sortais une fois , je ne voulus plus être saigné ; je fis même semblant de me

trouver mieux. Le soir de nouveaux municipaux arrivèrent, et il ne fut plus question de me transférer.

Turgi demanda à passer la nuit près de moi : cette demande lui fut accordée , ainsi qu'à ses deux camarades , qui me rendirent ce service chacun à son tour. Je restai six jours au lit , et chaque jour la famille royale venait me voir. Madame Elisabeth m'apportait souvent des drogues qu'elle demandait comme pour elle. Tant de bontés me rendirent une partie de mes forces , et au lieu du sentiment de mes peines , je n'eus bientôt à éprouver que celui de la reconnaissance et de l'admiration. Qui n'eût été touché de voir cette auguste famille suspendre en quelque sorte le souvenir de ses longues infortunes , pour s'occuper d'un de ses serviteurs !

Je ne dois pas oublier de rapporter ici un trait de Monsieur le dauphin , qui prouve jusqu'où allait la bonté de son

cœur , et combien il profitait des exemples de vertu qu'il avait continuellement sous les yeux.

Un soir , après l'avoir couché , je me retirais pour faire place à la reine et aux princesses qui venaient l'embrasser , et lui donner le bonsoir dans son lit : madame Elisabeth , que la surveillance des municipaux avait empêché de me parler , profita de ce moment pour lui remettre une petite boîte de pastilles d'ipécacuanha , en lui recommandant de me la donner , lorsque je reviendrais. Les princesses remontèrent chez elles ; le roi passa dans son cabinet , et j'allai souper. Je rentrai vers onze heures dans la chambre du roi pour préparer le lit de sa majesté : j'étais seul , le jeune prince m'appela à voix basse ; je fus très-surpris de ne pas le trouver endormi , et craignant qu'il ne fût incommodé , je lui en demandai la cause. « C'est , me » dit-il , que ma tante m'a remis une

» petite boîte pour vous , et je n'ai pas
 » voulu m'endormir sans vous la don-
 » ner ; il était temps que vous vinssiez ;
 » car mes yeux se sont fermés plusieurs
 » fois ». Les miens se remplirent de
 larmes , il s'en aperçut , m'embrassa ,
 et deux minutes après il dormait pro-
 fondément.

A cette sensibilité , le jeune prince joignait beaucoup de grâces , et toute l'amabilité de son âge. Souvent par ses naïvetés , l'enjouement de son caractère , et ses petites espiégleries , il faisait oublier à ses augustes parens leur douloureuse situation ; mais il la sentait lui-même ; il se reconnaissait , quoique si jeune , dans une prison , et se voyait surveillé par des ennemis. Sa conduite et ses propos avaient pris cette réserve , que l'instinct , quand il s'agit d'un danger , inspire peut-être à tout âge : jamais je ne l'ai entendu parler ni des Tuileries , ni de Versailles , ni d'aucun objet qui

aurait pu rappeler à la reine ou au roi quelque'affligeant souvenir. Voyait-il arriver un municipal plus honnête que ses collègues ? il courait au-devant de la reine, s'empressait de le lui annoncer, et lui disait avec l'expression du contentement le plus marqué : « Maman, c'est » aujourd'hui M. un tel. »

Un jour, comme il avait les yeux fixés sur un municipal qu'il dit reconnaître, celui-ci lui demanda dans quel endroit il l'avait vu. Le jeune prince refusa constamment de répondre ; puis se penchant vers la reine : « C'est, lui dit-il à voix basse, dans notre voyage de Varennes. »

Le trait suivant offre une nouvelle preuve de sa sensibilité. Un tailleur de pierre était occupé à faire des trous à la porte de l'antichambre pour y placer d'énormes verroux ; le jeune prince, pendant que cet ouvrier déjeûnait, s'amusait avec ses outils : le roi prit des mains de son fils le marteau et le ciseau,

lui montrant comment il fallait s'y prendre. Il s'en servit pendant quelques moments. Le maçon attendri de voir ainsi le roi travailler, dit à sa majesté : « Quand » vous sortirez de cette tour, vous pour- » rez dire que vous avez travaillé vous- » même à votre prison. » — « Ah ! ré- » pondit le roi , quand et comment en » sortirai-je ? » Monsieur le dauphin versa des larmes : le roi laissa tomber le ciseau et le marteau , et rentrant dans sa chambre , il s'y promena à grands pas.

Le deux décembre , la municipalité du dix août fut remplacée par une autre sous le titre de municipalité provisoire. Beaucoup de municipaux furent réélus : je crus d'abord que cette nouvelle municipalité serait mieux composée que l'ancienne , et j'espérais quelques changemens favorables dans le régime de la prison. Je fus trompé dans mon attente. Plusieurs de ces nouveaux commissaires me donnèrent lieu de regretter leurs

prédécesseurs ; ceux-ci étaient plus grossiers , mais il m'était aisé de profiter de leur indiscretion naturelle pour apprendre tout ce qu'ils savaient. Je dus étudier les commissaires de cette nouvelle municipalité pour distinguer leur conduite et leur caractère : les premiers étaient plus insolens ; la méchanceté des seconds était bien plus réfléchie.

Jusqu'à cette époque , il n'y avait eu auprès du roi qu'un seul municipal , et un autre auprès de la reine ; la nouvelle municipalité ordonna qu'il y en aurait deux , et dès-lors il me fut beaucoup plus difficile de parler au roi et aux princesses ; d'un autre côté , le conseil , qui jusque-là s'était tenu dans une des salles du palais du Temple , fut transféré dans une pièce de la tour au rez de chaussée. Les nouveaux municipaux voulaient surpasser le zèle des anciens , et ce zèle ne fut qu'une émulation de tyrannie.

Le sept décembre, un municipal, à la tête d'une députation de la commune, vint lire au roi un arrêté qui ordonnait d'ôter aux détenus, « couteaux, rasoirs, » ciseaux, canifs, et tous autres instrumens tranchans dont on prive les prisonniers présumés criminels, et d'en faire la plus exacte recherche, tant sur leurs personnes que dans leurs appartemens. » Pendant cette lecture, le municipal avait la voix altérée; il était aisé de s'apercevoir de la violence qu'il se faisait à lui-même, et il a prouvé depuis, par sa conduite, qu'il n'avait consenti à être envoyé au Temple, que pour chercher à être utile à la famille royale.

Le roi tira de ses poches un couteau et un petit nécessaire en maroquin rouge : il en ôta des ciseaux et un canif. Les municipaux firent les recherches les plus exactes dans l'appartement, prirent les rasoirs, le compas à rouler les cheveux, le couteau de toilette, de petits instru-

mens pour nettoyer les dents, et d'autres objets en or et en argent. De semblables recherches eurent lieu dans ma chambre, et il me fut ordonné de me fouiller.

Les municipaux montèrent ensuite chez la reine, lurent aux trois princesses le même arrêté, et enlevèrent jusqu'aux petits meubles utiles à leur travail.

Une heure après on me fit descendre à la chambre du conseil, et l'on me demanda si je n'avais pas connaissance des objets qui étaient restés dans le nécessaire que le roi avait remis dans sa poche.

« Je vous ordonne, me dit un municipal
 » nommé *Sermaize*, de reprendre ce
 » soir le nécessaire. » — « Ce n'est point
 » à moi, lui répondis-je, à mettre à
 » exécution les arrêtés de la commune,
 » ni à fouiller dans les poches du roi. »
 — « *Cléry* a raison, dit un autre muni-
 » cipal : c'était à vous, en s'adressant à
 » *Sermaize*, à faire cette recherche. »

On dressa procès-verbal de tous les objets enlevés à la famille royale , et on les distribua en paquets que l'on cacheta : on m'ordonna ensuite de mettre ma signature au bas d'un arrêté qui m'enjoignait d'avertir le conseil , si je trouvais sur le roi , sur les princesses , ou dans leur appartement , des instrumens tranchans : ces différentes pièces furent envoyées à la commune.

On pourrait voir , en compulsant les registres du conseil du Temple , que j'ai été souvent forcé de signer des arrêtés et des demandes dont j'étais bien éloigné d'approuver la forme et la rédaction. Je n'ai jamais rien signé , rien dit , rien fait , que d'après les ordres précis du roi ou de la reine. Un refus de ma part m'aurait éloigné de leurs majestés auxquelles j'avais consacré mon existence ; ma signature au bas de certains arrêtés n'avait d'autre objet que de faire connaître que ces pièces m'avaient été lues.

Le même *Sermaize*, dont je viens de parler, me conduisit alors dans l'appartement de sa majesté. Le roi était assis près de la cheminée, les pincettes à la main; *Sermaize* lui demanda de la part du conseil à voir ce qui était resté dans le nécessaire; le roi le tira de sa poche et l'ouvrit: il y avait un tourne-vis, un tire-bourre et un petit briquet. *Sermaize* se les fit remettre. « Ces pincettes que je » tiens en main ne sont-elles pas aussi » un instrument tranchant? » lui dit le roi, en lui tournant le dos. Ce municipal étant descendu, j'eus occasion de rendre compte à sa majesté de tout ce qui s'était passé au conseil relativement à cette seconde recherche.

Au moment du dîner, il s'éleva une contestation entre les commissaires. Les uns s'opposaient à ce que la famille royale se servît de fourchettes et de couteaux: d'autres consentaient à laisser les fourchettes; enfin il fut décidé qu'on

ne ferait aucun changement , mais qu'on enlèverait les couteaux et les fourchettes à la fin de chaque repas.

La privation des petits meubles enlevés aux princesses , leur devint d'autant plus sensible qu'elles furent obligées de renoncer à différens ouvrages , qui jusqu'alors avaient servi à les distraire dans les longues journées d'une prison. Un jour , madame Elisabeth cousait les habits du roi , et n'ayant point de ciseaux , elle rompait le fil avec ses dents. « Quel » contraste ! lui dit le roi , qui la fixait » avec attendrissement , il ne vous manquait rien dans votre jolie maison de » Montreuil. » — « Ah ! mon frère , répondit-elle , puis-je avoir des regrets » quand je partage vos malheurs ? » .

Cependant chaque jour amenait de nouveaux arrêtés dont chacun était une nouvelle tyrannie. La brusquerie et la dureté des municipaux envers moi était plus remarquable que jamais. On venait

de renouveler aux trois servans la défense de me parler , et tout me faisait craindre quelques nouveaux malheurs. La reine et madame Elisabeth frappées du même pressentiment , me demandaient sans cesse des nouvelles , et je ne pouvais leur en donner ; je n'attendais ma femme que dans trois jours , mon impatience était extrême.

Enfin le jeudi ma femme arriva. On me fit descendre au conseil ; elle affecta de me parler à haute voix , pour éloigner les soupçons de nos nouveaux surveillans : et pendant qu'elle me donnait des détails sur nos affaires domestiques :

» Mardi prochain , me dit son amie , on
 » conduit le roi à la convention , le
 » procès va commencer , sa majesté
 » pourra prendre un conseil : tout cela
 » est certain. »

Je ne savais comment annoncer directement au roi cette affreuse nouvelle : j'aurais voulu en instruire d'abord la

reine ou madame Elisabeth , mais j'étais dans les plus vives alarmes : le temps pressait , et le roi m'avait défendu de lui rien cacher. Le soir en le déshabillant , je lui rendis compte de tout ce que j'avais appris ; je lui fis même pressentir qu'on avait le projet , pendant le procès , de le séparer de sa famille , et j'ajoutai qu'il n'y avait plus que quatre jours pour concerter avec la reine quelque manière de correspondre avec elle. Je l'assurai que j'étais décidé à tout entreprendre pour lui en faciliter les moyens. L'arrivée du municipal ne me permit pas d'en dire davantage et empêcha sa majesté de me répondre.

Le lendemain , au lever du roi , je ne pus trouver l'instant de lui parler ; il monta avec son fils pour déjeuner chez les princesses , je l'y suivis. Après le déjeuner , il causa assez long-temps avec la reine qui , par un regard plein de douleur , me fit comprendre qu'il était ques-

tion de tout ce que j'avais dit au roi. Je trouvai, dans le courant de la journée, une occasion d'entretenir madame Elisabeth ; je lui peignis combien il m'en avait coûté d'augmenter les peines du roi, en l'instruisant du jour où l'on devait commencer son procès ; elle me rassura en me disant : « Que le roi était sensible » à cette marque d'attachement de ma » part : ce qui l'afflige le plus, ajouta- » t-elle, c'est la crainte d'être séparé de » nous ; tâchez d'avoir encore quelques » renseignemens. »

Le soir le roi me témoigna combien il était satisfait d'avoir appris d'avance qu'il devait paraître à la convention. « Continuez, me dit-il, de chercher à découvrir quelque chose sur ce qu'ils veulent faire de moi, ne craignez jamais de m'affliger. Je suis convenu avec ma famille de ne pas paraître instruit, pour ne pas vous compromettre. »

Plus le moment du procès approchait

et plus on me montrait de défiance ; les municipaux ne répondaient à aucune de mes questions. J'avais déjà employé inutilement différens prétextes pour descendre au conseil où j'aurais pu me procurer de nouveaux détails à communiquer au roi , lorsqu'une commission chargée de vérifier les dépenses de la famille royale vint au Temple. On fut obligé de me faire descendre pour donner des renseignemens , et j'appris par un municipal bien intentionné , que la séparation du roi d'avec sa famille , arrêtée seulement par la commune , n'avait point encore été prononcée par l'assemblée nationale. Le même jour *Turgot* m'apporta un journal où je trouvai le décret qui ordonnait de conduire le roi à la barre de la convention ; il me remit aussi un mémoire sur le procès du roi , publié par M. *Necker* ; je n'eus d'autre moyen pour communiquer ce journal et ce mémoire à la famille royale , que de les cacher sous un des meubles dans le

cabinet de garde-robe , après en avoir prévenu le roi et les princesses.

Le 11 décembre mil sept cent quatre-vingt-douze , dès cinq heures du matin , on entendit battre la générale dans tout Paris , et l'on fit entrer de la cavalerie et du canon dans le jardin du Temple. Ce bruit aurait cruellement alarmé la famille royale , si elle n'en avait pas connu la cause ; elle feignit cependant de l'ignorer , et demanda quelques explications aux commissaires de service ; ils refusèrent de répondre.

A neuf heures le roi et monsieur le dauphin montèrent pour le déjeuner dans l'appartement des princesses ; leurs majestés restèrent une heure ensemble , mais toujours sous les yeux des municipaux. Ce tourment continuel pour la famille royale de ne pouvoir se livrer à aucun abandon , à aucun épanchement , au moment où tant de craintes devaient l'agiter , était un des raffinemens les

plus cruels de leurs tyrans, et l'une de leurs plus douces jouissances : il fallut enfin se séparer. Le roi quitta la reine, madame Elisabeth et sa fille ; leurs regards exprimaient ce qu'ils ne pouvaient pas se dire : monsieur le dauphin descendit, comme les autres jours, avec le roi.

Ce jeune prince qui engageait souvent sa majesté à faire avec lui une partie au *siam*, fit ce jour-là tant d'instances, que le roi, malgré sa situation, ne put s'y refuser. Monsieur le dauphin perdit toutes les parties, et deux fois il ne put aller au-delà du nombre *seize* : « Toutes les fois » que j'ai ce point de *seize*, dit-il avec » un léger dépit, je ne puis gagner la » partie. » Le roi ne répondit rien ; mais je crus m'apercevoir que ce rapprochement de mots lui fit une certaine impression.

A onze heures, pendant que le roi donnait une leçon de lecture à monsieur le dauphin, deux municipaux entrèrent

et dirent à sa majesté , qu'ils venaient chercher le jeune Louis pour le conduire chez sa mère. Le roi voulut savoir le motif de cet enlèvement : les commissaires répondirent qu'ils exécutaient les ordres du conseil de la commune. Sa majesté embrassa tendrement son fils , et me chargea de le conduire. Revenu chez le roi , je lui dis que j'avais laissé le jeune prince dans les bras de la reine , ce qui parut le tranquilliser. Un des commissaires rentra pour lui annoncer que *Cambon* , maire de Paris , était au conseil , et qu'il allait monter. « Que me » veut-il ? » dit le roi. — « Je l'ignore , » répondit le municipal.

Sa majesté se promena quelques momens à grands pas dans sa chambre , s'assit ensuite sur un fauteuil près le chevet de son lit ; la porte était à demi-fermée et le municipal n'osait entrer , afin , me disait-il , d'éviter les questions. Une demi heure s'étant passée ainsi dans le

plus profond silence , le commissaire fut inquiet de ne plus entendre le roi : il entra doucement , le trouva la tête appuyée sur l'une de ses mains , et paraissant profondément occupé. « Que » me voulez-vous , lui dit le roi , d'un » ton élevé ? » — Je craignais , répondit » le municipal , que vous ne fussiez in- » commodé. » — « Je vous suis obligé , » répartit le roi avec l'accent de la plus » vive douleur ; mais la manière dont on » m'enlève mon fils , m'est infiniment » sensible. » Le municipal ne répondit rien et se retira.

Le maire ne parut qu'à une heure : il était accompagné de *Chaumette* , procureur de la commune , de *Colombeau* , secrétaire-greffier , de plusieurs officiers municipaux , et de *Santerre* , commandant de la garde nationale , qui avait avec lui ses aides-de-camp. Le maire dit au roi qu'il venait le chercher pour le conduire à la convention , en vertu d'un

décret dont le secrétaire de la commune allait lui faire lecture : ce décret portait que , « *Louis Capet* serait tra-
 » duit à la barre de la convention na-
 » tionale. » — « *Capet* n'est pas mon
 » nom , dit le roi , c'est le nom d'un de
 » mes ancêtres. J'aurais désiré , mon-
 » sieur , ajouta-t-il , que les commis-
 » saires m'eussent laissé mon fils , pen-
 » dant les deux heures que j'ai passées
 » à vous attendre ; au reste ce traitement
 » est une suite de ceux que j'éprouve ici
 » depuis quatre mois : je vais vous sui-
 » vre , non pour obéir à la convention ,
 » mais parce que mes ennemis ont la
 » force en main. » Je donnai à sa majesté
 sa redingotte et son chapeau , et elle sui-
 vit le maire de Paris. Une nombreuse
 escorte l'attendait à la porte du Temple.

Resté seul dans la chambre avec un
 municipal , j'appris de lui que le roi ne
 reverrait plus sa famille , mais que le
 maire de Paris devait encore consulter

quelques députés sur cette séparation. Je demandai à ce commissaire de me conduire auprès de monsieur le dauphin qui était chez la reine , ce qui me fut accordé. Je n'en sortis qu'à six heures du soir , au moment où le roi revint de la convention. Les municipaux instruisirent la reine du départ du roi pour l'assemblée nationale sans vouloir entrer dans aucun détail. Les princesses et monsieur le dauphin descendirent comme de coutume , pour dîner dans l'appartement du roi , et remontèrent ensuite.

L'après - dînée , un seul municipal resta près de la reine : c'était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans , de la section du Temple ; il se trouvait de garde à la tour pour la première fois , et paraissait moins méfiant et moins mal-honnête que la plupart de ses collègues. La reine lia conversation avec lui , l'interrogea sur son état , ses parens , etc. Madame Elisabeth saisit ce moment

pour passer dans sa chambre , et me fit signe de la suivre.

Entré chez elle , je la prévins que la commune avait arrêté de séparer le roi de sa famille ; que je craignais que cette séparation n'eût lieu dès le soir même ; qu'à la vérité la convention n'avait encore rien décidé , mais que le maire était chargé d'en faire la demande , et que sans doute il l'obtiendrait. « La reine » et moi , me répondit cette princesse , » nous nous attendons à tout , et nous » ne nous faisons aucune illusion sur » le sort que l'on prépare au roi : il » mourra victime de sa bonté et de son » amour pour son peuple , au bonheur » duquel il n'a cessé de travailler depuis » son avènement au trône. Qu'il est » cruellement trompé ce peuple ! La religion du roi , et sa grande confiance » dans la providence le soutiendront » dans cette cruelle adversité. Enfin , » ajouta cette vertueuse princesse , les

» yeux remplis de larmes , *Cléry* , vous
 » allez rester seul près de mon frère , re-
 » doublez , s'il est possible , de soins
 » pour lui , ne négligez aucun moyen
 » de nous faire parvenir de ses nou-
 » velles ; mais pour tout autre objet , ne
 » vous exposez pas , car alors nous n'au-
 » rions plus personne à qui nous con-
 » fier. » J'assurai madame Elisabeth de
 mon dévouement au roi , et nous convîn-
 mes des moyens à employer pour entre-
 tenir une correspondance.

Turgi était le seul que je pusse mettre
 dans le secret ; mais je ne pouvais lui
 parler que rarement et avec précaution.
 Il fut convenu que je continuerais de
 garder le linge et les habits de monsieur
 le dauphin ; que tous les deux jours j'en-
 verrais ce qui lui serait nécessaire , et
 que je profiterais de cette occasion pour
 donner des nouvelles de ce qui se passait
 chez le roi. Ce plan fit naître à madame
 Elisabeth l'idée de me remettre un de ses

mouchoirs : « Vous le retiendrez, me
 » dit-elle, tant que mon frère se portera
 » bien; s'il arrivait qu'il fût malade,
 » vous me l'enverriez dans le linge de
 » mon neveu. » La manière de le ployer
 devait indiquer le genre de la maladie.

La douleur de cette princesse, en me
 parlant du roi, son indifférence sur sa
 situation personnelle, le prix qu'elle
 daignait attacher à mes faibles services
 après de sa majesté, tout m'émut pro-
 fondément. « Avez-vous entendu parler
 » de la reine, me dit-elle avec une es-
 » pèce de terreur? hélas! que pourrait-
 » on lui reprocher? » — « Non, madame;
 » mais que peut-on reprocher au roi? »
 — « Oh! rien, non, rien : mais peut-être
 » regardent-ils le roi comme une victime
 » nécessaire à leur sûreté; la reine au
 » contraire et ses enfans, ne seraient pas
 » un obstacle à leur ambition? » Je pris
 la liberté de lui observer que, sans doute,
 le roi ne serait condamné qu'à la dépor-

tation ; que j'en avais entendu parler , et que l'Espagne n'ayant pas déclaré la guerre , il était vraisemblable qu'on y conduirait le roi et sa famille. « Je n'ai » aucun espoir , me dit-elle , que le roi » soit sauvé. »

Je crus devoir ajouter que les puissances étrangères s'occupaient des moyens de tirer le roi de sa prison ; que Monsieur et monseigneur le comte d'Artois rassemblaient de nouveau tous les émigrés autour d'eux , et devaient les réunir aux troupes autrichiennes et prussiennes ; que l'Espagne et l'Angleterre feraient des démarches ; que toute l'Europe était intéressée à prévenir la mort du roi , et qu'ainsi la convention aurait de sérieuses réflexions à faire avant de prononcer sur le sort de sa majesté.

Cette conversation durait depuis une heure , lorsque madame Elisabeth , à qui je n'avais jamais parlé aussi long-temps , craignant l'arrivée des nouveaux muni-

cipaux , me quitta pour rentrer dans la chambre de la reine. *Tison* et sa femme, qui me surveillaient sans cesse , observèrent que j'étais resté long-temps chez madame Elisabeth , et qu'il était à craindre que le commissaire ne s'en fût aperçu ; je leur répondis que cette princesse m'avait entretenu de son *neveu* , qui probablement demeurerait désormais auprès de sa *mère*.

Un instant après , je rentrai dans la chambre de la reine , à qui madame Elisabeth venait de faire part de sa conversation avec moi , et des moyens que nous avions concertés pour ménager une correspondance. Sa majesté daigna m'en témoigner sa satisfaction.

A six heures , les commissaires me firent descendre au conseil ; ils me lurent un arrêté de la commune qui m'ordonnait de ne plus avoir aucune communication avec les trois princesses ni avec le jeune prince , parce que j'étais destiné

à servir le roi seul ; il fut même arrêté , dans ce premier moment , pour mettre en quelque sorte le roi au secret , que je ne coucherais point dans son appartement ; je devais loger dans la petite tour , et n'être conduit chez sa majesté qu'au moment où il aurait besoin de moi.

A six heures et demie , le roi arriva ; il paraissait fatigué , et son premier soin fut de demander qu'on le conduisît chez sa famille. On s'y refusa sous prétexte qu'on n'avait point d'ordres ; il insista pour qu'au moins on la prévint de son retour ; ce qu'on lui promit. Le roi m'ordonna de demander son souper pour huit heures et demie ; il employa ces deux heures d'intervalle à sa lecture ordinaire , toujours entouré de quatre municipaux.

A huit heures et demie , j'allai prévenir sa majesté que le souper était servi : elle demanda aux commissaires si sa famille ne descendrait pas ; on ne fit aucune réponse. « Mais au moins , dit le roi ,

» mon fils passera la nuit chez moi, son
 » lit et ses effets étant ici. » Même silence. Après le souper le roi insista de nouveau sur le désir de voir sa famille ; on lui répondit qu'il fallait attendre la décision de la convention. Je donnai alors ce qui était nécessaire pour le coucher du jeune prince.

Le soir , pendant que je le déshabillais , le roi me dit : « J'étais bien éloigné
 » de penser à toutes les questions qui
 » m'ont été faites. » Il se coucha avec beaucoup de tranquillité ; l'arrêté de la commune , relatif à mon éloignement pendant la nuit, n'eut pas son exécution. Il aurait été trop pénible pour les municipaux de m'aller chercher , chaque fois que le roi aurait eu besoin de mon service.

Le lendemain douze , le roi n'eut pas plutôt aperçu un municipal , qu'il s'informa s'il y avait une décision sur la demande qu'il avait faite de voir sa fa-

mille. On lui répondit qu'on attendait encore les ordres. Il pria ce même municipal d'aller s'informer de la santé des princesses et de celle de monsieur le dauphin, et de leur annoncer qu'il se portait bien. Le commissaire l'assura à son retour que sa famille jouissait d'une bonne santé. Le roi me donna ordre de faire monter le lit de son fils chez la reine, où ce jeune prince avait passé la nuit sur un des matelats de cette princesse. Je priai sa majesté d'attendre la décision de la convention. « Je ne » compte sur aucun égard, sur aucune » justice, me répondit sa majesté; mais » attendons. »

Le même jour une députation de la convention, composée de quatre députés, *Thuriot*, *Cambacérès*, *Dubois-Crancé* et *Dupont-de-Bigorre*, apporta le décret qui autorisait le roi à prendre un conseil. Le roi déclara qu'il choisissait *M. Target*, à son défaut *M. Tron-*

chet , ou tous les deux , si la convention nationale y consentait. Les députés firent signer au roi sa demande , et signèrent après lui. Le roi ajouta qu'il serait nécessaire qu'on lui fournît du papier , des plumes et de l'encre. Sa majesté. donna l'adresse de la maison de campagne de M. *Tronchet* , et dit qu'elle ignorait où demeurait M. *Target*.

Le treize au matin , la même députation revint au Temple et dit au roi que M. *Target* avait refusé d'être son conseil ; que l'on avait envoyé chercher M. *Tronchet* , et que sans doute il viendrait dans la journée : elle lui fit ensuite lecture de plusieurs lettres adressées à la convention par MM. *Sourdat* , *Huet* , *Guillaume* et *Lamoignon de Malesherbes* , ancien premier président de la cour des aides de Paris , et depuis ministre de la maison du roi. La lettre de M. *de Malesherbes* était conçue en ces termes :

« Paris , le 11 Décembre 1792.

« Citoyen président , j'ignore si la
» convention donnera à Louis XVI un
» conseil pour le défendre , et si elle lui
» en laisse le choix : dans ce cas là , je
» désire que Louis XVI sache que , s'il
» me choisit pour cette fonction , je suis
» prêt à m'y dévouer. Je ne vous de-
» mande pas de faire part à la conven-
» tion de mon offre , car je suis bien
» éloigné de me croire un personnage
» assez important pour qu'elle s'occupe
» de moi ; mais j'ai été appelé deux fois
» au conseil de celui qui fut mon maître ,
» dans le temps que cette fonction était
» ambitionnée par tout le monde : je lui
» dois le même service , lorsque c'est
» une fonction que bien des gens trou-
» vent dangereuse ; si je connaissais un
» moyen possible pour lui faire connaî-
» tre mes dispositions , je ne prendrais
» pas la liberté de m'adresser à vous.

» J'ai pensé que , dans la place que vous
» occupez , vous aurez plus de moyens
» que personne pour lui faire passer cet
» avis. Je suis avec respect ,

(Signé) *Lamoignon de Malesherbes.*

Sa majesté répondit à la députation :
» Je suis sensible aux offres que me
» font les personnes qui demandent à
» me servir de conseil , et je vous prie
» de leur en témoigner ma reconnais-
» sance. J'accepte *M. de Malesherbes*
» pour mon conseil ; si *M. Tronchet* ne
» peut me prêter ses services , je me
» concerterai avec *M. de Malesherbes*
» pour en choisir un autre. »

Le 14 décembre , *M. Tronchet* eut
une conférence avec sa majesté , comme
le permettait le décret. Le même jour ,
M. de Malesherbes fut introduit à la
tour : le roi courut au-devant de ce res-
pectable vieillard , qu'il serra tendre-
ment dans ses bras , et cet ancien ministre

fondit en larmes à la vue de son maître ; soit qu'il se rappelât les premières années de son règne , soit plutôt qu'il n'envisageât dans ce moment que l'homme vertueux aux prises avec le malheur. Comme le roi avait la permission de conférer avec ses conseils en particulier , je fermai la porte de sa chambre , afin qu'il pût parler plus librement à M. *de Malesherbes*. Un municipal m'en fit des reproches , m'ordonna de l'ouvrir , et me défendit de la fermer à l'avenir ; je r'ouvris la porte , mais sa majesté était déjà dans la tourelle qui lui servait de cabinet.

Le roi et M. *de Malesherbes* parlèrent très-haut dans cette première conférence. Les commissaires qui étaient dans la chambre prêtèrent l'oreille à leur conversation et purent l'entendre. M. *de Malesherbes* étant sorti , je rendis compte à sa majesté de la défense qui m'avait été faite par le municipal , et de l'attention avec laquelle les commissaires avaient

écouté la conférence ; je la suppliai de fermer elle-même la porte de sa chambre quand elle serait avec ses conseils, ce qu'elle fit.

Le 15 , le roi reçut la réponse relative à sa famille. Le décret portait en substance : « Que la reine et madame Elisabeth ne communiqueraient point avec » le roi pendant le cours du procès ; que » ses enfans viendraient près de lui s'il » le désirait , mais à condition qu'ils ne » pourraient plus voir leur mère ni leur » tante qu'après le dernier interrogatoire. » Aussitôt qu'il me fut possible de parler au roi en particulier , je lui demandais ses ordres. « Vous voyez me dit le roi , la cruelle alternative où ils viennent » de me placer , je ne puis me résoudre » à avoir mes enfans avec moi : pour ma » fille cela est impossible , et pour mon » fils , je sens tout le chagrin que la reine » en éprouverait ; il faut donc consentir » à ce nouveau sacrifice. » Sa majesté

m'ordonna une seconde fois de faire transporter le lit du jeune prince : ce que j'exécutai sur-le-champ, Je gardai son linge et ses habits , et tous les deux jours j'envoyais ce qui lui était nécessaire , comme j'en étais convenu avec madame Elisabeth.

Le 16 à quatre heures après dîner , il vint une autre députation de quatre membres de la convention *Valazé , Cochon , Grandpré et Duprat* , faisant partie de la *commission des vingt-un* , nommée pour examiner le procès du roi. Ils étaient accompagnés d'un secrétaire , d'un huissier et d'un officier de la garde de la convention : ils apportaient au roi son acte d'accusation et les pièces relatives à son procès , la plupart trouvées aux Tuileries dans une armoire secrète del'appartement de sa majesté , nommée par le ministre *Rolland , armoire de fer*.

La lecture de ces pièces , au nombre de cent sept , dura depuis quatre heures

jusqu'à minuit : toutes furent lues et paraphées par le roi , ainsi qu'une copie de chacune d'elles qu'on laissa entre ses mains. Le roi était assis à une grande table , M. *Tronchet* à côté , les députés vis-à-vis. Après la lecture de chaque pièce, *Valazé* demandait au roi : « Avez-vous connaissance ? » etc. Il répondait oui ou non , sans autre explication. Un autre député les lui faisait signer , ainsi que la copie qu'un troisième proposait de lui lire chaque fois , ce dont sa majesté le dispensait toujours. Le quatrième faisait l'appel des pièces par liasse et par numéro , et le secrétaire les enregistrait à mesure qu'elles étaient remises au roi :

Sa majesté interrompit la séance pour demander aux conventionnels s'ils voulaient souper ; ils y consentirent : je leur fis servir une volaille froide et quelques fruits dans la salle à manger. M. *Tronchet* ne voulut rien accepter , et resta seul avec le roi dans sa chambre.

Un municipal, nommé *Merceraut*, alors tailleur de pierre et ancien président de la commune de Paris, quoique porteur de chaises à Versailles avant la révolution, se trouvait ce jour-là de garde au Temple pour la première fois. Il était vêtu de son habit de travail en lambeaux, avec un très-mauvais chapeau rond, un tablier de peau, et son écharpe aux trois couleurs. Cet homme avait affecté de s'étendre auprès du roi dans un fauteuil, tandis que sa majesté était sur une chaise ; il tutoyait, le chapeau sur la tête, ceux qui lui adressaient la parole : les membres de la convention en furent étonnés ; et pendant qu'ils soupaient, l'un d'eux me fit plusieurs questions sur ce *Merceraut*, et sur la manière dont la municipalité traitait le roi. J'allais répondre, lorsqu'un autre commissaire dit à ce conventionnel de cesser ses questions, qu'il était défendu de me parler, et qu'on lui donnerait à la chambre du conseil tous les détails qu'il

pourrait désirer. Le député, craignant de s'être compromis, ne répliqua rien.

On reprit l'interrogatoire. Dans le nombre des pièces qu'on lui présentait, sa majesté aperçut la déclaration qu'elle fit à son retour de Varennes, lorsque MM. *Tronchet*, *Barnave* et *Duport* furent nommés à l'assemblée constituante pour la recevoir. Cette déclaration était signée du roi et des députés. « Vous re-
» connaissez cette pièce pour authenti-
» que, dit le roi à M. *Tronchet*, voilà
» votre signature. »

Quelques-unes des liasses renfermaient des projets de constitution apostillés de la main de sa majesté : plusieurs de ces notes étaient écrites avec de l'encre, d'autres avec un crayon. On présenta aussi au roi des registres de la police, dans lesquels étaient des dénonciations faites et signées par des serviteurs de sa majesté : cette ingratitude parut l'affecter beaucoup. Les délateurs

n'avaient feint de rendre compte de ce quise passait chez le roi ou chez la reine, au château des Tuileries , que pour donner plus de vraisemblance à leurs calomnies.

Lorsque la députation fut sortie , le roi prit quelque nourriture et se coucha , sans se plaindre de la fatigue qu'il avait éprouvée. Il me demanda seulement si l'on avait retardé le souper de sa famille : sur ma réponse négative , « j'aurais » craint , dit-il , que ce retard ne lui eût » donné de l'inquiétude. » Il eut même la bonté de me faire un reproche , de ce que je n'avais pas soupé avant lui.

Quelques jours après , les quatre députés membres de la *commission des vingt et un* revinrent au Temple. Ils firent lecture au roi de cinquante et une nouvelles pièces qu'il signa et parapha comme les précédentes ; ce qui faisait , en tout , cent cinquante-huit pièces dont on lui laissa les copies.

Depuis le quatorze jusqu'au vingt-six décembre, le roi vit régulièrement ses conseils : ils venaient à cinq heures du soir et se retiraient à neuf. *M. de Sèze* leur fut adjoint. Tous les matins, *M. de Malesherbes* apportait à sa majesté les papiers-nouvelles, et les opinions imprimées des députés relatives à son procès. Il préparait le travail de chaque soirée, et restait avec sa majesté une heure ou deux. Le roi daignait souvent me donner à lire quelques-unes de ses opinions, et me disait ensuite : « Com-
 » ment trouvez-vous l'opinion d'un
 » tel ? » — Je manque de termes pour
 » exprimer mon indignation, répon-
 » dais-je à sa majesté ; mais vous, sire !
 » comment pouvez-vous lire tout cela
 » sans horreur ? » — « Je vois jusqu'où va
 » la méchanceté des hommes, me disait
 » le roi, et je ne croyais pas qu'il s'en
 » trouvât de semblables. » Sa majesté ne
 se couchait jamais sans avoir lu ces dif-
 férentes pièces, et pour ne pas compro-

mettre *M. de Malesherbes* , elle avait ensuite la précaution de les brûler elle-même dans le poêle de son cabinet.

J'avais déjà trouvé un moment favorable pour parler à *Turgi* , et pour le charger de faire passer à madame Elisabeth des nouvelles du roi. *Turgi* me prévint le lendemain que cette princesse , en lui rendant sa serviette après le dîner , lui avait glissé un petit papier écrit avec des piqûres d'épingle , par lequel elle me disait de prier le roi de lui écrire un mot de sa main. Le même soir , je fis part à sa majesté du désir de madame Elisabeth. Comme on lui avait donné du papier et de l'encre depuis le commencement de son procès , le roi écrivit à sa sœur un billet décacheté , en me disant qu'il ne contenait rien qui pût me compromettre , et que j'en prisse lecture. Sur ce dernier point , je suppliai sa majesté de me dispenser pour la première fois de lui obéir.

Le lendemain je remis le billet à *Turgi*, qui me rapporta la réponse dans un peloton de fil qu'il jeta sous mon lit en passant près de la porte de ma chambre. Sa majesté vit avec beaucoup de plaisir que ce moyen d'avoir des nouvelles de sa famille eût réussi ; je lui observai qu'il était facile de continuer cette correspondance. Le roi me remettait les billets , j'avais soin d'en diminuer le volume et de les couvrir de fil de coton , *Turgi* les trouvait dans l'armoire où étaient les assiettes pour le service de la table , et se servait de différens moyens pour me rendre les réponses ; lorsque je les donnais au roi , il me disait toujours avec bonté : « Prenez garde , c'est trop » vous exposer. »

La bougie que me faisaient remettre les commissaires était en paquets ficelés. Lorsque j'eus de la ficelle en assez grande quantité , j'annonçai au roi qu'il ne tenait qu'à lui de donner plus d'activité à sa

correspondance , en faisant passer une partie de cette ficelle à madame Elisabeth , qui était logée au-dessus de moi , et dont la fenêtre répondait perpendiculairement à celle d'un petit corridor qui communiquait à ma chambre. La princesse, pendant la nuit , pouvait attacher ses lettres à cette ficelle et les laisser glisser jusqu'à la fenêtre qui était au-dessous de la sienne. Un abat-jour en forme de hotte , placé à chaque fenêtre ne permettait pas de craindre que les lettres pussent tomber dans le jardin : le même moyen pouvait servir à la princesse pour recevoir des réponses. On pouvait aussi attacher à la ficelle un peu de papier et d'encre dont les princesses étaient privées. « Voilà un bon projet , » me dit sa majesté , nous en ferons » usage , si celui dont nous nous sommes » servis jusqu'aujourd'hui devient impraticable. » Effectivement le roi l'employa dans la suite. Il attendait toujours huit heures du soir pour l'exécution de

cette correspondance ; alors je fermâis la porte de ma chambre et celle du corridor , je causais avec les commissaires de la commune , ou je les engageais à jouer pour détourner leur attention.

Ce fut dans ce temps que *Marchand*, garçon-servant , père de famille , qui venait de recevoir ses appointemens de deux mois, montant à la somme de deux cents livres, fut volé dans le Temple ; cette perte était considérable pour lui. Le roi qui avait remarqué sa tristesse , en ayant appris la cause , me dit de remettre à *Marchand* la somme de deux cents livres , en lui recommandant de n'en parler à personne ; surtout qu'il ne cherchât pas à le remercier , car , ajouta-t-il , il se perdrait. *Marchand* fut sensible au bienfait de sa majesté , mais il le fut encore plus à la défense de lui en témoigner sa reconnaissance.

Depuis sa séparation d'avec la famille royale , le roi refusa constamment de

descendre dans le jardin , quand on lui en faisait la proposition , il répondait :
« Je ne peux me résoudre à sortir seul ;
» la promenade ne m'était agréable
» qu'autant que j'en jouissais avec ma
» famille. » Mais , quoiqu'éloigné des objets chers à son cœur , quoique certain de sa destinée , il ne laissait échapper ni plaintes ni murmures : il avait déjà pardonné à ses oppresseurs. Chaque jour il puisait dans son cabinet de lecture les forces qui soutenaient son courage ; en sortait-il ? c'était pour se livrer aux détails d'une vie toujours uniforme , mais toujours embellie par une foule de traits de bonté. Il daignait me traiter comme si j'avais été plus que son serviteur ; il traitait les municipaux de garde auprès de sa personne , comme s'il n'avait pas eu à s'en plaindre , et causait avec eux , comme autrefois avec ses sujets. C'était des objets relatifs à leur état , qu'il les entretenait , de leur famille , de leurs enfans , des avantages et des devoirs de

leur profession. Ceux qui l'entendaient étaient étonnés de la justesse de ses remarques, de la variété de ses connaissances, et de la manière dont elles étaient classées dans sa mémoire. Ses conversations n'avaient pas pour but de le distraire de ses maux, sa sensibilité était vive et profonde ; mais sa résignation était encore supérieure à ses malheurs.

Le mercredi , 19 décembre , on apporta , comme à l'ordinaire , le déjeûner du roi : ne pensant pas aux quatre-temps , je le lui présentai. « C'est aujourd'hui » jour de jeûne , me dit ce prince ». Je reportai le déjeûner dans la salle. — « A » l'exemple de votre maître , vous jeû- » nerez sans doute aussi , » me dit d'un ton railleur un municipal (*Dorat de Cubières*). — « Non , monsieur , j'ai » besoin aujourd'hui de déjeûner , lui » répondis-je. » Quelques jours après , sa majesté me donna à lire un journal que lui avait apporté *M. de Malesherbes*,

et où se trouvait cette anecdote entièrement défigurée : « Lisez , me dit le roi ,
 » vous verrez qu'on vous traite de malicieux ; ils auraient sans doute mieux
 » aimé pouvoir vous traiter d'hypocrite. »

Le même jour 19 , le roi me dit à son dîner , devant trois ou quatre municipaux : « Il y a quatorze ans que vous avez
 » été plus matinal qu'aujourd'hui. » Je compris aussitôt sa majesté. « C'était le
 » jour où naquit ma fille , continua le
 » roi. Aujourd'hui son jour de naissance ,
 » répéta-t-il avec attendrissement , et
 » être privé de la voir ! » Quelques larmes coulèrent de ses yeux , et il régna pour un moment un silence respectueux.

Madame royale ayant désiré un almanach dans la forme du petit calendrier de la cour , le roi me chargea de l'acheter , et de faire emplette pour lui de l'almanach de la république , qui avait remplacé l'almanach royal : il le parcourait

souvent , et en notait les noms avec un crayon.

Le roi devait bientôt paraître pour la seconde fois à la barre de la convention. Il n'avait pu se faire la barbe depuis qu'on avait enlevé ses rasoirs , et il en souffrait beaucoup ; ce qui le forçait de se laver le visage plusieurs fois le jour avec de l'eau fraîche. Le roi me dit de me procurer des ciseaux ou un rasoir , mais qu'il ne voulait pas en parler lui-même aux municipaux. Je pris la liberté de lui observer que s'il paraissait ainsi à l'assemblée , le peuple verrait au moins avec quelle barbarie en agissait le conseil-général. « Je ne dois pas , me » répondit sa majesté , chercher à intéresser sur mon sort. » Je m'adressai aux commissaires , et la commune décida le lendemain qu'on rendrait les rasoirs du roi , mais qu'il ne pourrait s'en servir qu'en présence de deux municipaux.

Les trois jours qui précédèrent Noël ,

le roi écrivit plus qu'à l'ordinaire ; on avait alors le projet de le faire rester aux Feuillans un jour ou deux pour le juger sans désespérer. On m'avait même donné ordre de me préparer à le suivre, et de disposer ce qui pourrait lui être nécessaire ; mais ce plan fut changé. Ce fut le jour de *Noël* que sa majesté écrivit son testament ; je l'ai lu et copié à l'époque où il fut remis au conseil du Temple ; il était écrit en entier de la main du roi, avec quelques ratures. Je crois devoir rapporter ici ce monument déjà céleste de son innocence et de sa piété.

« Au nom de la très-Sainte-Trinité ,
du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
Aujourd'hui vingt-cinquième jour de
décembre mil sept cent quatre-vingt-
douze , moi , Louis XVI du nom , roi
de France , étant depuis plus de quatre
mois renfermé avec ma famille dans la
tour du Temple , à Paris , par ceux qui
étaient mes sujets , et privé de toute com-

munication quelconque , même depuis le onze du courant , avec ma famille ; de plus impliqué dans un procès dont il est impossible de prévoir l'issue , à cause des passions des hommes , et dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucune loi existante , n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées , et auquel je puisse m'adresser : je déclare ici , en sa présence , mes dernières volontés et mes sentimens.

« Je laisse mon ame à Dieu , mon créateur ; je le prie de la recevoir dans sa miséricorde , de ne pas la juger d'après ses mérites , mais par ceux de notre seigneur Jésus-Christ , qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père , pour nous autres hommes , quelque indignes que nous en fussions , et moi le premier.

« Je meurs dans l'union de notre sainte mère , l'église catholique , apostolique et romaine , qui tient ses pouvoirs par une succession non interrompue de

Saint-Pierre , auquel Jésus-Christ les avait confiés.

« Je crois fermement et je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole et les commandemens de Dieu et de l'église , les sacremens et les mystères , tels que l'église catholique les enseigne et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'église de Jésus-Christ ; mais je m'en suis rapporté et rapporterai toujours , si Dieu m'accorde vie , aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques , unis à la sainte église catholique , donnent et donneront conformément à la discipline de l'église , suivie depuis Jésus-Christ.

« Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur ; mais je ne prétends pas les juger , et je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ , suivant ce que la charité chrétienne nous

enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés ; j'ai cherché à les connaître scrupuleusement , à les détester , et à m'humilier en sa présence. Ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre catholique , je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite , et surtout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline et à la croyance de l'église catholique , à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis , s'il m'accorde vie , de me servir , aussitôt que je le pourrai , du ministère d'un prêtre catholique , pour m'accuser de tous mes péchés , et recevoir le sacrement de pénitence.

« Je prie tous ceux que je pourrais avoir offensés par inadvertance , (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne) ou

ceux à qui j'aurais pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales , de me pardonner le mal qu'ils croient que je puis leur avoir fait : je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes , pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis , sans que je leur en aie donné aucun sujet , et je prie Dieu de leur pardonner , de même qu'à ceux qui par un faux zèle , ou par un zèle mal entendu , m'ont fait beaucoup de mal.

« Je recommande à Dieu ma femme et mes enfans , ma sœur , mes tantes , mes frères et tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang ou par qu'ilqu'autre manière que ce puisse être ; je prie Dieu particulièrement , de jeter des yeux de miséricorde sur ma femme , mes enfans et ma sœur , qui souffrent depuis long-temps avec moi , de les

soutenir par sa grâce , s'ils viennent à me perdre , et tant qu'ils resteront dans ce monde périssable.

« Je recommande mes enfans à ma femme : je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux ; je lui recommande surtout d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes hommes , de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens dangereux et périssables , et de tourner leurs regards vers la seule gloire solide et durable de l'éternité ; je prie ma sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans , et de leur tenir lieu de mère , s'ils avaient le malheur de perdre la leur.

« Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi , et les chagrins que je pourrais lui avoir donnés , dans le cours de notre union ; comme elle peut être sûre que je ne

garde rien contre elle , si elle croyait avoir quelque chose à se reprocher.

« Je recommande bien vivement à mes enfans , après ce qu'ils doivent à Dieu qui doit marcher avant tout , de rester toujours unis entr'eux , soumis et obéissans à leur mère , et reconnaissans de tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux , et en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

« Je recommande à mon fils , s'il avait le malheur de devenir roi , de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens ; qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment , et nommément ce qui a rapport aux malheurs et chagrins que j'éprouve ; qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les lois ; mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter , et faire le bien qui est dans son cœur , qu'autant qu'il a l'autorité né-

cessaire , et qu'autrement étant lié dans ses opérations et n'inspirant point de respect , il est plus nuisible qu'utile.

« Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étaient attachées , autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront les facultés ; de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi , et ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

« Je sais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'étaient attachées , qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devaient , et qui ont même montré de l'ingratitude , mais je leur pardonne (souvent dans des momens de trouble et d'effervescence , on n'est pas le maître de soi), et je prie mon fils , s'il en trouve l'occasion , de ne songer qu'à leur malheur.

« Je voudrais pouvoir témoigner ici ma reconnaissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable et désintéressé ; d'un côté , si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude et de la déloyauté de gens à qui je n'avais jamais témoigné que des bontés , à eux ou à leurs parens ou amis , de l'autre , j'ai eu de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montré ; je les prie d'en recevoir tous mes remerciemens. Dans la situation où sont encore les choses , je craindrais de les compromettre , si je parlais plus explicitement ; mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnaître.

« Je croirais calomnier cependant les sentimens de la nation , si je ne recommandais ouvertement à mon fils MM. de *Chamilly* et *Huë* , que leur véritable attachement pour moi avait portés à s'en-

fermer avec moi dans ce triste séjour , et qui ont pensé en être les malheureuses victimes. Je lui recommande aussi *Cléry* , des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi ; comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin , je prie messieurs de la commune de lui remettre mes hardes , mes livres , ma montre , ma bourse , et les autres petits effets qui ont été déposés au conseil de la commune.

« Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardaient , les mauvais traitemens et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi : j'ai trouvé quelques ames sensibles et compâtissantes ; que celles-là jouissent dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser !

« Je prie messieurs de *Malesherbes* , *Tronchet* et de *Sèze* de recevoir ici tous mes remercimens , et l'expression de ma sensibilité , pour tous les soins

et les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

« Je finis en déclarant devant Dieu , et prêt à paraître devant lui , que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

« Fait double à la tour du Temple le vingt-cinq décembre mil sept cent quatre-vingt-douze.

(Signé) « LOUIS ».

Le vingt-six décembre le roi fut conduit , pour la seconde fois , à la barre de l'assemblée ; j'en avais fait prévenir la reine , pour que le bruit des tambours et le mouvement des troupes ne l'effrayassent pas. Sa majesté partit à dix heures du matin , et revint à cinq heures du soir , toujours sous la surveillance de *Chambon* et de *Santerre*. MM. de *Malesherbes* , de *Sèze* et *Tronchet* vinrent le même soir au moment où le roi sortait de table : il leur offrit de prendre quelques rafraîchissemens ; M. de *Sèze*

fut le seul qui accepta. Sa majesté lui témoigna sa reconnaissance des soins qu'il s'était donné pour prononcer son discours ; ces messieurs passèrent ensuite dans son cabinet.

Le lendemain sa majesté daigna me remettre elle-même sa défense imprimée, après avoir demandé aux municipaux si elle pouvait me le donner sans inconvénient. Le commissaire *Vincent*, entrepreneur de bâtimens, qui a rendu à la famille royale tous les services qui dépendaient de lui, se chargea d'en porter secrètement un exemplaire à la reine ; il profita du moment où le roi le remerciait de ce petit service pour lui demander quelque chose qui lui eût appartenu : sa majesté détacha sa cravate et lui en fit présent. Une autre fois elle donna ses gants à un autre municipal qui désira les avoir par le même motif. Même aux yeux de plusieurs de ses gardiens, déjà ses dépouilles étaient sacrées.

Le premier janvier, j'approchai du lit du roi, et lui demandai à voix basse la permission de lui présenter mes vœux les plus ardens pour la fin de ses malheurs. « Je reçois vos souhaits, me dit-il, avec affection, » en me tendant une de ses mains, que je baisai et arrosai de mes larmes. Aussitôt qu'il fut levé, il pria un municipal d'aller de sa part savoir des nouvelles de sa famille, et de lui présenter ses souhaits pour la nouvelle année. Les municipaux furent émus par le ton dont ces paroles si déchirantes, relativement à la situation où était le roi, furent prononcées. « Pourquoi, me dit » l'un d'eux, lorsque le roi fut rentré » dans sa chambre, ne demande-t-il pas » à voir sa famille ? à présent que les » interrogatoires sont terminés, cela ne » souffrirait aucune difficulté : c'est à la » convention qu'il faudrait s'adresser. » Le municipal qui était allé chez la reine, entra et annonça à sa majesté que sa famille le remerciait de ses vœux, et

lui adressait les siens. « Quel jour de
» nouvelle année ! dit le roi. »

Le même soir, je pris la liberté de lui observer que j'étais presque certain du consentement de la convention , si sa majesté demandait qu'il lui fût permis de voir sa famille. « Dans quelques jours ,
» me dit le roi , ils ne me refuseront pas
» cette consolation : il faut attendre. »

Plus le moment du jugement approchait, si l'on peut donner ce nom à la procédure que l'on faisait subir au roi , plus mes craintes et mes angoisses augmentaient ; je faisais mille questions aux municipaux , et tout ce que j'en apprenais ajoutait à mes terreurs. Ma femme venait me voir toutes les semaines , et me rendait un compte exact de ce qui se passait dans Paris. L'opinion publique paraissait toujours favorable au roi ; elle se manifesta même avec éclat au théâtre Français et à celui du Vaudeville. On représentait au premier l'*Ami des Lois* :

toutes les allusions au procès de sa majesté furent saisies et applaudies avec transport. Au Vaudeville , un des personnages dans la *Chaste Suzanne*, disait aux deux vieillards : « Comment pouvez-vous être accusateurs et juges tout ensemble ? » Le public fit répéter plusieurs fois ce passage. Je remis au roi un exemplaire de l'*Ami des Lois*. Je lui disais souvent , et j'étais presque parvenu à le croire moi-même , que les membres de la convention , opposés les uns aux autres , ne prononceraient que la peine de la réclusion ou de la déportation. « Puissent-ils , me répondit sa majesté , avoir cette modération pour ma famille , j'en ai de crainte que pour elle ! »

Quelques personnes me firent prévenir par ma femme qu'une somme considérable , déposée chez M. *Pariseau* , rédacteur de la *feuille du jour* , était à la disposition du roi , qu'on me priait de demander ses ordres , et que cette

somme serait remise entre les mains de *M. de Malesherbes*, si sa majesté le désirait. J'en rendis compte au roi.
 « Remerciez bien ces personnes de ma
 » part, me répondit-il ; je ne peux ac-
 » cepter leurs offres généreuses ; ce
 » serait les exposer. » Je le priai d'en
 parler au moins à *M. de Malesherbes*,
 ce qu'il me promit.

La correspondance de leurs majestés continuait toujours. Le roi instruit que madame royale était malade, fut très-inquiet pendant quelques jours. La reine, après bien des sollicitations, obtint qu'on fit entrer au Temple *M. Erunier*, médecin des enfans de France : cette nouvelle parut le tranquiliser.

Le mardi quinze janvier, veille du jugement du roi, ses conseils vinrent comme de coutume. *MM. de Sèze* et *Tronchet* prévirent sa majesté de leur absence pour le lendemain.

(174)

Le matin du mercredi seize , M. *de Melesherbes* resta assez long-temps avec le roi, et dit à sa majesté, en sortant, qu'il viendrait lui rendre compte de l'appel nominal , aussitôt qu'il en saurait le résultat ; mais la séance s'étant prolongée fort avant dans la nuit , ce ne fut que le dix-sept au matin qu'on prononça le décret.

Le même jour seize , à six heures du soir , quatre municipaux entrèrent dans la chambre, et lurent au roi un arrêté de la commune portant en substance :
» qu'il serait gardé à vue jour et nuit par
» les quatre municipaux , et que deux
» d'entr'eux passeraient la nuit à côté
» de son lit. » Le roi demanda si son jugement était prononcé ; l'un d'eux (*du Roure*) commença par s'asseoir dans le fauteuil de sa majesté qui était restée debout : il répondit ensuite qu'il ne s'inquiétait pas de ce qui se passait à la convention , que cependant il avait

entendu dire qu'on en était encore à l'appel nominal. Quelques momens après, M. *de Malesherbes* entra et annonça au roi que l'appel nominal n'était pas encore terminé.

Le feu prit dans ce moment à la cheminée d'une chambre où logeait le porteur de bois au palais du Temple. Un rassemblement assez considérable de peuple entra dans la cour. Un municipal vint tout effrayé dire à M. *de Malesherbes* de se retirer sur le champ. M. *de Malesherbes* sortit après avoir promis au roi de revenir l'instruire de son jugement.

« Quelle est la cause de votre frayeur ,
 » demandai-je à ce commissaire ? » —
 « On a mis le feu au Temple , me dit il :
 » on l'a mis exprès pour sauver *Capet*
 » dans le tumulte ; mais je viens de faire
 » environner les murs par une forte
 » garde. » Bientôt on apprit que le feu
 était éteint, et que c'était un simple
 accident.

Le jeudi dix-sept janvier , *M. de Malesherbes* entra vers les neuf heures du matin ; j'allai au-devant de lui. « Tout » est perdu , me dit-il , le roi est condamné. » Le roi qui le vit arriver , se leva pour le recevoir. Ce ministre se précipita à ses pieds : il était étouffé par ses sanglots , et fut plusieurs momens sans pouvoir parler. Le roi le releva et le serra contre son sein avec affection. *M. de Malesherbes* lui apprit le décret de condamnation à la mort ; le roi ne fit aucun mouvement qui annonçât de la surprise ou de l'émotion : il ne parut affecté que de la douleur de ce respectable vieillard , et chercha même à le consoler.

M. de Malesherbes rendit compte à sa majesté du résultat de l'appel nominal. Dénonciateurs , parens , ennemis personnels , laïcs , ecclésiastiques , députés absens , tous avaient opiné ; et malgré cette violation de toutes les for-

mes, ceux qui avaient prononcé la mort, les uns comme mesure politique, les autres prétendant que le roi était coupable, n'avaient obtenu qu'une majorité de *cinq voix* ; plusieurs députés n'avaient voté la mort qu'avec sursis. On avait ordonné un second appel nominal sur cette question, et il était à présumer que les voix de ceux qui voulaient retarder l'exécution du régicide, joints aux suffrages qui n'étaient pas pour la peine capitale, formerait la majorité. Mais aux portes de l'assemblée, des assassins dévoués au duc d'Orléans et à la députation de Paris, effrayaient de leurs cris, menaçaient de leurs poignards quiconque refuserait d'être leur complice ; et soit stupeur, soit indifférence, la capitale ou n'osa, ou ne voulut rien entreprendre pour sauver son roi.

M. de *Malesherbes* se disposait à sortir ; le roi obtint de l'entretenir en particulier ; il le conduisit dans son cabi-

net , en ferma la porte , et resta environ une heure seul avec lui. Sa majesté le reconduisit jusqu'à la porte d'entrée , lui recommanda encore de venir de bonne heure le soir , et de ne point l'abandonner dans ses derniers momens. « La » douleur de ce bon vieillard m'a vivement ému , » me dit le roi , en rentrant dans sa chambre où je l'attendais.

Depuis l'entrée de *M. de Malesherbes*, un tremblement universel s'était emparé de moi ; je préparai cependant tout ce qui était nécessaire pour que le roi pût se raser. Il se mit le savon lui-même , debout et en face je tenais son bassin. Forcé de concentrer ma douleur je n'avais pas encore osé jeter les yeux sur mon malheureux maître : je le fixai par hasard , et mes larmes coulèrent malgré moi. Je ne sais si l'état où je me trouvais rappela au roi sa position , mais une pâleur subite parut sur son visage ; son nez et ses oreilles blanchirent tout-

à-coup. A cette vue mes genoux se débèrent sous moi ; le roi qui s'aperçut de ma défaillance , me prit les deux mains , les serra avec force , et me dit à demi-voix : « Allons , plus de courage ». Il était observé , un langage muet lui peignit toute mon affliction , il y parut sensible ; son visage se ranima , il se rasa avec tranquillité ; ensuite je l'habillai.

Sa majesté resta dans sa chambre jusqu'à l'heure de son dîner , occupé à lire ou à se promener. Dans la soirée , je le vis aller du côté du cabinet , et je l'y suivis , sous prétexte qu'il pouvait avoir besoin de mon service. « Vous avez , me » dit le roi , entendu le récit de mon jugement » ? — « Ah ! sire , lui dis-je , » espérez un sursis ! *M. de Malesherbes* » ne croit pas qu'on le refuse ». — « Je » ne cherche aucunespoir , me répondit » le roi , mais je suis bien affligé de ce » que *M. d'Orléans*, mon parent, a voté » ma mort ; lisez cette liste ». Il me remit

alors la liste de l'appel nominal qu'il te-
 nait à la main. « Le public , lui dis-je ,
 » murmure hautement : *Dumouriez* est
 » à Paris ; on dit qu'il est porteur du
 » vœu de son armée contre le procès
 » que l'on a fait à votre majesté. Le peu-
 » ple est révolté de l'infâme conduite de
 » *M. d'Orléans*. Le bruit se répand aussi
 » que les ministres des puissances
 » étrangères vont se réunir pour aller
 » à l'assemblée. Enfin l'on assure que
 » les conventionnels craignent une
 » émeute populaire » — « Je serais bien
 » fâché qu'elle eût lieu , répondit le
 » roi , il y aurait de nouvelles victimes.
 » Je ne crains pas la mort , ajouta ce
 » prince , mais je ne puis envisager ,
 » sans frémir , le sort cruel que je vais
 » laisser après moi à ma famille , à la
 » reine , à nos malheureux enfans....!
 » Et ces fidèles serviteurs qui ne m'ont
 » point abandonné , ces vieillards qui
 » n'avaient d'autres moyens pour sub-
 » sister que les modiques pensions que

» je leur faisais , qui va les secourir ? Je
 » vois le peuple livré à l'anarchie , de-
 » venir la victime de toutes les factions ,
 » les crimes se succéder , de longues
 » dissensions déchirer la France ». Puis
 après un moment de silence : « Oh !
 » mon Dieu ! était-ce là le prix que je
 » devais recevoir de tous mes sacrifices ?
 » n'avais-je pas tout tenté pour assurer
 » le bonheur des Français ? » En pronon-
 çant ces paroles , il me serrait les mains ;
 pénétré d'un saint respect , j'arrosai les
 siennes de mes larmes : il me fallut le
 quitter en cet état. Le roi attendit vaine-
 ment *M. de Malesherbes*. Le soir , il me
 demanda s'il s'était présenté : j'avais fait
 la même question aux commissaires ,
 tous m'avaient répondu que non.

Le vendredi dix-huit , le roi ne reçut
 aucune nouvelle de *M. de Malesherbes*,
 il en fut très-inquiet. Un ancien *Mer-*
cure de France étant tombé sous sa main ,
 il y lut un logogryphe qu'il me donna à

deviner; j'en cherchai le mot inutilement. — « Comment vous ne le trouvez » pas? il m'est pourtant bien applicable » dans ce moment , me dit-il , le mot » est *sacrifice*. » Le roi m'ordonna de chercher dans la bibliothèque le volume de l'histoire d'Angleterre où se trouve la mort de Charles I : il en fit la lecture les jours suivans. J'appris , à cette occasion , que sa majesté avait lu deux cent cinquante volumes , depuis son entrée au Temple. Le soir je pris la liberté de lui observer qu'elle ne pouvait être privée de ses conseils que par un décret de la convention , et qu'elle devrait demander qu'on leur permit d'entrer dans la tour. « Attendons jusqu'à demain , me répondit le roi. »

Le samedi dix-neuf , à neuf heures du matin , un municipal nommé *Gobean* entra , un papier à la main : il était accompagné du concierge de la tour , nommé *Mathey* , qui portait une écri-

toire. Le municipal dit au roi qu'il avait ordre d'inventorier les meubles et autres effets : sa majesté me laissa avec lui et se retira dans sa tourelle. Alors , sous le prétexte d'un inventaire , le municipal se mit à fouiller avec le soin le plus minutieux , pour être certain , disait-il , qu'aucune arme , ni instrument tranchant n'avaient été cachés dans la chambre de sa majesté. Il restait à fouiller un petit bureau dans lequel étaient des papiers : le roi fut contraint d'en ouvrir tous les tiroirs , de déplacer et de montrer chaque papier l'un après l'autre. Il y avait trois rouleaux au fond d'un tiroir : on voulut en examiner le contenu. — « C'est , dit le roi , de l'argent qui ne » m'appartient pas , il est à *M. de Ma-* » *lesherbes*, je l'avais préparé pour le lui » rendre. » Les trois rouleaux contenaient trois mille livres en or ; sur chaque rouleau , le roi avait écrit de sa main à *M. de Malesherbes*.

Pendant qu'on faisait les mêmes re-

cherches dans la tourelle , sa majesté rentra dans sa chambre et voulut se chauffer. Le concierge *Mathey* était dans ce moment devant la cheminée , tenant son habit retroussé , et tournant le dos au feu. Le roi ne pouvant se chauffer qu'avec peine par un des côtés , et l'insolent concierge restant toujours à la même place , sa majesté lui dit avec quelque vivacité de s'éloigner un peu. *Mathey* se retira ; les municipaux sortirent aussi après avoir terminé leurs recherches.

Le soir , le roi dit aux commissaires de demander à la commune les motifs qui s'opposaient à l'entrée de ses conseils dans la tour , désirant au moins s'entretenir avec M. *de Malesherbes* ; ils promirent d'en parler ; mais l'un d'eux avoua qu'il leur avait été défendu de faire part au conseil-général d'aucune demande de Louis VI ; à moins qu'elle ne fût écrite et signée de sa main.

« Pourquoi , répondit le roi , m'a-t-on
 » laissé depuis deux jours ignorer ce
 » changement ? » Il écrivit alors un
 billet et le remit aux municipaux : on
 ne le porta que le lendemain matin à
 la commune. Le roi demandait de voir
 librement ses conseils , et se plaignait
 de l'arrêté qui ordonnait de le garder
 à vue le jour comme la nuit. « On doit
 » sentir , écrivait-il à la commune , que
 » dans la position où je me trouve , il est
 » bien pénible pour moi de ne pouvoir
 » être seul , et ne point avoir la tranquil-
 » lité nécessaire pour me recueillir ».

Le dimanche 20 janvier , le roi , dès
 son lever , s'informa des municipaux
 s'ils avaient fait part de sa demande au
 conseil de la commune : ils l'assurèrent
 qu'elle avait été portée sur-le-champ.
 Vers les dix heures , j'entrai dans la
 chambre du roi , qui me dit aussitôt :
 « Je ne vois point arriver M. *de Males-*
 » *herbes.* » — « Sire , lui dis-je je viens

» d'apprendre qu'il s'est présenté plu-
 » sieurs fois , mais l'entrée de la tour
 » lui a toujours été refusée ». — « Je
 » vais savoir le motif de ce refus ,
 » répondit le roi : la commune aura
 » sans doute prononcé sur ma lettre. »
 Il se promena dans sa chambre , il lut,
 il écrivit, et s'occupa ainsi toute la
 matinée.

Deux heures venaient de sonner , on
 ouvre tout-à-coup la porte ; c'était le
 conseil exécutif. Douze ou quinze per-
 sonnes se présentent à la fois : *Garat* ,
 ministre de la justice ; *Lebrun* , ministre
 des affaires étrangères ; *Grouvelle* , se-
 crétaire du conseil ; le président et le
 procureur-général-syndic du départe-
 ment ; le maire et le procureur de la
 commune ; le président et l'accusateur-
 public du tribunal criminel. *Santerre*
 qui devançait les autres , me dit : « an-
 » noncez le conseil exécutif. » Le roi,
 qui avait entendu beaucoup de mouve-

ment , s'était levé et avait fait quelques pas ; mais à la vue de ce cortège , il resta entre la porte de sa chambre et celle de l'anti-chambre , dans l'attitude la plus noble et la plus imposante. J'étais près de lui : *Garat* , le chapeau sur la tête , porta la parole et dit : « Louis , » la convention nationale a chargé le » conseil exécutif provisoire de vous » signifier ses décrets des 15 , 16 , 17 , » 19 et 20 janvier ; le secrétaire du » conseil va vous en faire lecture. » Alors *Grouvelle* , secrétaire , déploya le décret , et le lut d'une voix faible et tremblante.

*Décrets de la convention nationale des
15 , 16 , 17 , 19 et 20 janvier.*

ARTICLE PREMIER.

La convention nationale déclare Louis Capet , dernier roi des Français , coupable de conspiration contre la liberté de la nation , et d'attentat contre la sûreté générale de l'état.

ARTICLE DEUXIÈME.

La convention nationale décrète que Louis Capet subira la peine de mort.

ARTICLE TROISIÈME.

La convention nationale déclare nul l'acte de Louis Capet , apporté à la barre par ses conseils , qualifié d'appel à la nation , du jugement contre lui rendu par la convention ; défend à qui que ce soit d'y donner aucune suite , à peine d'être poursuivi et puni comme coupable d'attentat contre la sûreté générale de la république.

ARTICLE QUATRIÈME.

Le conseil exécutif provisoire notifiera le présent décret dans le jour à Louis Capet , et prendra les mesures de police et de sûreté nécessaires pour en assurer l'exécution dans les vingt-quatre heures , à compter de sa notification , et rendra compte de tout à la convention nationale , immédiatement après qu'il aura été exécuté.

Pendant cette lecture , aucune altération ne parut sur le visage du roi. Je remarquai seulement qu'au premier article , lorsqu'on prononça le mot *conspiration* , un sourire d'indignation parut sur le bord de ses lèvres ; mais aux mots *subira la peine de mort* , un regard céleste qu'il porta sur tous ceux qui l'environnaient , leur annonça que la mort était sans terreur pour l'innocence. Le roi fit un pas vers *Grouvelle* , secrétaire du conseil , prit le décret de ses mains , le plia , tira de sa poche son porte-feuille , et l'y plaça. Puis retirant un papier du même porte-feuille , il dit au ministre *Garat* : « Monsieur le ministre de la » justice , je vous prie de remettre sur- » le-champ cette lettre à la convention » nationale. » Le ministre paraissant hésiter , le roi ajouta : « je vais vous en » faire lecture ; » et il lut sans aucune altération ce qui suit :

« Je demande un délai de trois jours

» pour pouvoir me préparer à paraître
» devant Dieu ; je demande pour cela
» de pouvoir voir librement la personne
» que j'indiquerai aux commissaires de
» la commune , et que cette personne
» soit à l'abri de toute crainte et de toute
» inquiétude pour cet acte de charité
» qu'elle remplira auprès de moi. »

» Je demande d'être délivré de la sur-
» veillance perpétuelle que le conseil-
» général a établie depuis quelques
» jours.

» Je demande dans cet intervalle à
» pouvoir voir ma famille quand je le
» demanderai , et sans témoin ; je désire-
» rais bien que la convention nationale
» s'occupât tout de suite du sort de ma
» famille , et qu'elle lui permît de se re-
» tirer librement où elle le jugerait à
» propos.

» Je recommande à la bienfaisance
» de la nation toutes les personnes qui

» m'étaient attachées : il y en a beau-
» coup qui avaient mis toute leur for-
» tune dans leurs charges, et qui, n'ayant
» plus d'appointemens , doivent être
» dans le besoin , et même de celles qui
» ne vivaient que de leurs appointe-
» mens ; dans les pensionnaires , il y a
» beaucoup de vieillards , de femmes
» et d'enfans qui n'avaient que cela
» pour vivre. »

« Fait à la tour du Temple , le vingt
janvier mil sept cent quatre-vingt-
treize.
(Signé) LOUIS. »

Garat prit la lettre du roi et assura
qu'il allait la porter à la convention.
Comme il sortait , sa majesté fouilla de
nouveau dans sa poche , en retira son
porte-feuille et dit : « Monsieur , si la
» convention accorde ma demande pour
» la personne que je désire , voici son
» adresse ; » puis elle la remit à un
municipal. Cette adresse , d'une autre
écriture que celle du roi , portait : *Mon-*

sieur Edgeworth de Firmont, N^o. 483, *rue du Bacq*. Le roi fit quelques pas en arrière ; le ministre et ceux qui l'accompagnaient sortirent.

Sa majesté se promena un instant dans sa chambre ; j'étais resté contre la porte , debout , les bras croisés , et comme privé de tout sentiment : le roi s'approcha de moi : *Cléry*, me dit-il , « demandez mon dîner ». Quelques instans après , deux municipaux m'appelèrent dans la salle à manger , ils me lurent un arrêté qui portait en substance : « Que Louis ne se servirait » point de couteau ni de fourchette à » ses repas ; qu'il serait confié un cou- » teau à son valet-de-chambre pour » lui couper son pain et sa viande en » présence de deux commissaires , et » qu'ensuite le couteau serait retiré. » Les deux municipaux me chargèrent d'en prévenir le roi ; je m'y refusai.

(193)

En entrant dans la salle à manger , le roi vit le panier dans lequel était le dîner de la reine ; il demanda pourquoi l'on avait fait attendre sa famille une heure de plus , ajoutant que ce retard pourrait l'inquiéter. Il se mit à table. « Je n'ai pas de couteau , » me dit-il. Le municipal *Minier* fit part alors à sa majesté de l'arrêté de la commune. « Me » croit-on assez lâche , dit le roi , pour » que j'attente à ma vie ? On m'impute » des crimes , mais j'en suis innocent , » et je mourrai sans crainte : je vou- » drais que ma mort fit le bonheur des » Français , et pût écarter les malheurs » que je prévois. » Il régna alors un grand silence. Le roi mangea peu ; il coupa du bœuf avec sa cuillère , rompit son pain ; son dîner ne dura que quelques minutes.

J'étais dans ma chambre , livré à la plus affreuse douleur , lorsque sur les six heures du soir , *Garat* revint à la

tour : j'allai annoncer au roi le retour du ministre de la justice. *Santerre*, qui le précédait, s'approcha de sa majesté, et lui dit à demi-voix et d'un air riant : « Voici le conseil exécutif. » Le ministre s'étant avancé dit au roi qu'il avait porté sa lettre à la convention, et qu'elle l'avait chargé de lui notifier la réponse suivante : « Qu'il était libre » à Louis d'appeler tel ministre du » culte qu'il jugerait à propos, et de » voir sa famille librement et sans té- » moins ; que la nation, toujours » grande et toujours juste, s'occupe- » rait du sort de sa famille ; qu'il se- » rait accordé aux créanciers de sa » maison de justes indemnités ; que la » convention nationale avait passé à » l'ordre du jour sur le sursis de trois » jours. »

Le roi entendit cette lecture sans faire aucune observation ; il rentra dans sa chambre et me dit : « Je croyais à

» l'air de *Santerre* qu'il allait m'an-
 » noncer que le sursis était accordé ». Un jeune municipal, nommé *Boston*, voyant le roi me parler, s'approcha.
 » Vous avez paru sensible à ce qui
 » m'arrive, lui dit le roi, recevez-en
 » mes remerciemens. » Le commissaire surpris ne sut que répondre, et je fus moi-même étonné des expressions de sa majesté ; car ce municipal, à peine âgé de vingt-deux ans, d'une figure douce et intéressante, avait dit quelques instans auparavant : « J'ai demandé
 » à venir au Temple pour voir la *grimace* qu'il fera demain ». (C'était du roi qu'il parlait) « Et moi aussi, » avait répondu *Mercereau*, le tailleur de pierre dont j'ai déjà parlé ; « tout le monde
 » refusait de venir ; je ne donnerais
 » pas cette journée pour beaucoup
 » d'argent. » Tels étaient les hommes vils et féroces que la commune affectait de nommer pour garder le roi dans ses derniers momens.

Depuis quatre jours , le roi n'avait pas vu ses conseils ; ceux des commissaires , qui s'étaient montrés sensibles à ses malheurs , évitaient de l'approcher ; de tant de sujets dont il avait été le père , de tant de Français qu'il avait comblés de bienfaits , il ne lui restait qu'un seul serviteur pour confident de ses peines.

Après la lecture de la réponse de la convention , les commissaires prirent le ministre de la justice à l'écart , et lui demandèrent comment le roi verrait sa famille : « En particulier , répondit » *Garat* , c'est l'intention de la convention. » Les municipaux lui communiquèrent alors l'arrêté de la commune , qui leur enjoignait de ne perdre le roi de vue , ni le *jour* , ni la *nuit*. Il fut convenu entre les commissaires et le ministre , que pour concilier ces deux décisions opposées l'une à l'autre , le roi recevrait sa famille dans la salle à manger,

de manière à être vu par le vitrage de la cloison , mais qu'on fermerait la porte pour qu'il ne fût pas entendu.

Le roi rappela le ministre de la justice , pour lui demander s'il avait fait prévenir *M. de Firmont* : *Garat* répondit qu'il l'avait amené dans sa voiture , qu'il était au conseil , et qu'il allait monter. Sa majesté remit à un municipal nommé *Baudrais*, qui causait avec le ministre , une somme de trois mille livres en or , en le priant de la rendre à *M. de Malesherbes* à qui elle appartenait. Le municipal le promit ; mais il la porta sur-le-champ au conseil , et jamais cette somme ne fut remise à *M. de Malesherbes*. *M. de Firmont* parut , le roi le fit passer dans la tourelle , et s'enferma avec lui. *Garat* étant parti , il ne resta dans l'appartement de sa majesté que trois municipaux.

A huit heures le roi sortit de son cabinet et dit aux commissaires de le con-

duire vers sa famille ; les municipaux répondirent que cela ne se pouvait point , mais qu'on allait la faire descendre , s'il le désirait. « A la bonne heure , » dit le roi , mais je pourrai au moins la » voir seul dans ma chambre. » — « Non , » dit l'un d'eux , nous avons arrêté avec » le ministre de la justice , que ce serait » dans la salle à manger. » — « Vous » avez entendu , répliqua sa majesté , » que le décret de la convention me per- » met de la voir sans témoin. » — « Cela » est vrai , dirent les municipaux , vous » serez en particulier : on fermera la » porte , mais par le vitrage nous aurons » les yeux sur vous. » — « Faites des- » cendre ma famille , dit le roi. »

Pendant cet intervalle , sa majesté entra dans la salle à manger ; je la suivis , je rangeai la table de côté et plaçai des chaises dans le fond , afin de donner plus d'espace. « Il faudrait , me dit le » roi , apporter un peu d'eau et un

» verre. » Il y avait sur une table une carafe d'eau à la glace , je n'apportai qu'un verre et le plaçai près de cette carafe. « Apportez de l'eau qui ne soit » pas à la glace , me dit le roi , car si la » reine buvait de celle-là , elle pourrait » en être incommodée. Vous direz , » ajouta sa majesté , à *M. de Firmont* » qu'il ne sorte pas de mon cabinet , je » craindrais que sa vue ne fit trop de » mal à ma famille. » Le commissaire qui était allé la chercher resta un quart-d'heure ; dans cet intervalle , le roi entra dans son cabinet , venant de temps en temps à la porte d'entrée , avec les marques de la plus vive émotion.

A huit heures et demie , la porte s'ouvrit : la reine parut la première , tenant son fils par la main , ensuite madame royale et madame Elisabeth ; tous se précipitèrent dans les bras du roi. Un morne silence régna pendant quelques minutes , et ne fut interrompu que par

des sanglots. La reine fit un mouvement pour entraîner sa majesté vers sa chambre. « Non , dit le roi , passons » dans cette salle , je ne puis vous voir » que là. » Ils y entrèrent et j'en fermai la porte qui était en vitrage. Le roi s'assit, la reine à sa gauche, madame Elisabeth à sa droite, madame royale presque en face, et le jeune prince resta debout entre les jambes du roi ; tous étaient penchés vers lui, et le tenaient souvent embrassé. Cette scène de douleur dura sept quarts-d'heure, pendant lesquels il fut impossible de rien entendre ; on voyait seulement qu'après chaque phrase du roi, les sanglots des princesses redoublaient, duraient quelques minutes, et qu'ensuite le roi recommençait à parler. Il fut aisé de juger, à leurs mouvemens, que lui-même leur avait appris sa condamnation.

A dix heures un quart, le roi se leva le premier et tous le suivirent ; j'ouvris

la porte ; la reine tenait le roi par le bras droit : leurs majestés donnaient chacune une main à monsieur le dauphin ; madame royale à la gauche tenait le roi embrassé par le milieu du corps ; madame Elisabeth du même côté , mais un peu plus en arrière , avait saisi le bras gauche de son auguste frère : ils firent quelques pas vers la porte d'entrée , en poussant les gémissemens les plus douloureux. « Je vous assure , leur dit » le roi , que je vous verrai demain » matin , à huit heures : » — « Vous » nous le promettez , répétèrent-ils tous » ensemble. » — « Oui , je vous le pro- » mets. » — « Pourquoi pas à sept heu- » res , dit la reine. » — « Eh bien ! oui , » à sept heures , répondit le roi , » adieu.... ». Il prononça cet adieu d'une manière si expressive que les sanglots redoublèrent. Madame royale tomba évanouie aux pieds du roi qu'elle tenait embrassé ; je la relevai et j'aidai madame Elisabeth à la soutenir : le roi

voulant mettre fin à cette scène déchirante , leur donna les plus tendres embrassemens , et eut la force de s'arracher de leurs bras. « Adieu.... adieu..... » dit-il , et il rentra dans sa chambre.

Les princesses remontèrent chez elles : je voulus continuer à soutenir madame royale , les municipaux m'arrêtèrent à la seconde marche , et me forcèrent de rentrer. Quoique les deux portes fussent fermées , on continua d'entendre les cris et les gémissemens des princesses dans l'escalier. Le roi rejoignit son confesseur dans le cabinet de la tourelle.

Une demi-heure après il en sortit , et je servis le souper : le roi mangea peu , mais avec appétit.

Après le souper , sa majesté étant rentrée dans son cabinet, son confesseur en sortit un instant après et demanda

aux commissaires de le conduire à la chambre du conseil; c'était pour demander des ornemens et tout ce qui était nécessaire pour dire la messe le lendemain matin. *M. de Firmont* n'obtint qu'avec peine que cette demande fût accordée. C'est à l'église des Capucins du Marais, près l'hôtel de Soubise, qui avait été érigée en paroisse, qu'on envoya chercher les choses nécessaires pour le service divin. Revenu de la chambre du conseil, *M. de Firmont* rentra chez le roi; tous deux passèrent dans la tourelle et y restèrent jusqu'à minuit et demi; alors je déhabillai le roi, et comme j'allais pour lui rouler les cheveux, il me dit : « Ce n'est » pas la peine, » puis en le couchant, comme je fermais ses rideaux : « *Cléry*, » vous m'éveillerez à cinq heures ».

A peine fut-il couché, qu'un sommeil profond s'empara de ses sens : il dormit jusqu'à cinq heures sans s'éveiller. *M. de Firmont*, que sa majesté avait engagé

à prendre un peu de repos , se jeta sur mon lit , et je passai la nuit sur une chaise dans la chambre du roi , priant Dieu de lui conserver sa force et son courage.

J'entendis sonner cinq heures , et j'allumai le feu : au bruit que je fis , le roi s'éveilla , et me dit en tirant son rideau : « Cinq heures sont-elles sonnées ? » — « Sire , elles le sont à plusieurs horloges , » mais pas encore à la pendule. » Le feu étant allumé , je m'approchai de son lit. « J'ai bien dormi , me dit ce prince , » j'en avais besoin : la journée d'hier » m'avait fatigué ; où est M. de Fir- » mont ? » — Sur mon lit. » — « Et vous , » où avez-vous passé la nuit ? » — « Sur » cette chaise. » — J'en suis fâché , dit » le roi. » — « Ah ! sire , puis-je penser » à moi dans ce moment ? » Il me donna une de ses mains et serra la mienne avec affection.

J'habillai le roi et le coiffai : pendant

sa toilette il ôta de sa montre un cachet, le mit dans la poche de sa veste, déposa sa montre sur la cheminée ; puis retirant de son doigt un anneau qu'il considéra plusieurs fois , il le mit dans la même poche où était le cachet , il changea de chemise , mit une veste blanche qu'il avait la veille , et je lui passai son habit : il retira des poches son portefeuille , sa lorgnette , sa boîte à tabac , et quelques autres effets ; il déposa aussi sa bourse sur la cheminée : tout cela en silence et devant plusieurs municipaux. Sa toilette achevée , le roi me dit de prévenir *M. de Firmont* : j'allai l'avertir , il était déjà levé : il suivit sa majesté dans son cabinet.

Pendant ce temps je plaçai une commode au milieu de la chambre , et je la préparai en forme d'autel pour dire la messe. On avait apporté à deux heures du matin tout ce qui était nécessaire. Je portai dans ma chambre les orne-

mens du prêtre , et lorsque tout fut disposé j'allai prévenir le roi. Il me demanda si je pourrais servir la messe , je lui répondis qu'oui , mais que je n'en savais pas les réponses par cœur ; il tenait un livre à la main, il l'ouvrit , y chercha l'article de la messe et me le remit , puis il prit un autre livre. Pendant ce temps , le prêtre s'habillait. J'avais placé devant l'autel un fauteuil et mis un grand coussin à terre pour sa majesté ; le roi me fit ôter le coussin , il alla lui-même dans son cabinet en chercher un autre plus petit et garni en crin , dont il se servait ordinairement pour dire ses prières. Dès que le prêtre fut entré , les municipaux se retirèrent dans l'antichambre et je fermai un des battans de la porte. La messe commença à six heures. Pendant cette auguste cérémonie , il régna un grand silence. Le roi toujours à genoux , entendit la messe avec le plus saint recueillement , dans l'attitude la plus noble. Sa majesté com-

munia. Après la messe le roi passa dans son cabinet , et le prêtre alla dans sa chambre pour quitter ses habits sacerdotaux.

Je saisis ce moment pour entrer dans le cabinet de sa majesté : elle me prit les deux mains et me dit d'en ton attendri :
 « *Cléry* , je suis content de vos soins ! »
 — « Ah ! sire , lui dis-je , en me précipitant à ses pieds , que ne puis-je par
 » ma mort désarmer vos bourreaux , et
 » conserver une vie si précieuse aux
 » bons Français : espérez , sire , ils n'oseront vous frapper. » — « La mort ne
 » m'effraie point , j'y suis tout préparé :
 » mais vous , continua-t-il , ne vous exposez pas ; je vais demander que vous
 » restiez près de mon fils : donnez-lui
 » tous vos soins dans cet affreux séjour ;
 » rappelez-lui , dites-lui bien toutes les
 » peines que j'éprouve des malheurs
 » qu'il ressent ; un jour peut-être il
 » pourra récompenser votre zèle. » —

« Ah ! mon maître , ah mon roi ! si le
 » dévouement le plus absolu , si mon
 » zèle et mes soins ont pu vous être
 » agréables, la seule récompense que je
 » désire de votre majesté , c'est de rece-
 » voir votre bénédiction : ne la refusez
 » pas au dernier français resté près de
 » vous. » J'étais toujours à ses pieds te-
 » nant une de ses mains : dans cet état il
 » agréa ma prière , me donna sa bénédic-
 » tion , puis me releva , et me serra contre
 » son sein : « Faites-en part à toutes les
 » personnes qui me sont attachées ; dites
 » aussi à *Turgi* que je suis content de
 » lui. Rentrez , ajouta le roi , ne donnez
 » aucun soupçon contre vous. » Puis
 » me rappelant , il prit sur une table
 » un papier qu'il y avait déposé : « Tenez ,
 » voici une lettre que *Pétion* m'a écrite
 » lors de votre entrée au Temple , elle
 » pourra vous être utile pour rester ici. »
 » Je saisis de nouveau sa main , que je
 » baisai , et je sortis. « Adieu , me dit-il
 » encore , adieu..... ! »

Je rentrai dans ma chambre et j'y trouvai M. *de Firmont*, faisant sa prière à genoux devant mon lit. « Quel prince ! » me dit-il en se relevant ; avec que le résignation , avec quel courage il va à la mort ! il est aussitranquille , que s'il venait d'entendre la messe dans son palais et au milieu de sa cour. » — « Je viens d'en recevoir , lui dis-je , les plus touchans adieux ; il a daigné me promettre de demander que je restasse dans cette tour auprès de son fils : lorsqu'il sortira , monsieur , je vous prie de le lui rappeler , car je n'aurai plus le bonheur de le voir en particulier. » — « Soyez tranquille , » me répondit M. *de Firmont* , et il rejoignit sa majesté.

A sept heures , le roi sortit de son cabinet , m'appela , et me tirant de l'embrasure de la croisée , il me dit : « Vous remettrez ce cachet (a) à mon fils.... cet anneau (b) à la reine ; dites-lui bien que je le quitte avec peine.... Ce

» petit paquet renferme des cheveux
 » de toute ma famille ; vous le lui remet-
 » trez aussi..... Dites à la reine , à mes
 » chers enfans , à ma sœur , que je leur
 » avais promis de les voir ce matin , mais
 » que j'ai voulu leur épargner la dou-
 » leur d'une séparation si cruelle ; com-
 » bien il m'en coûte de partir sans rece-
 » voir leurs derniers embrassemens ! »..
 Il essuya quelques larmes , puis il ajou-
 ta , avec l'accent le plus douloureux :
 » Je vous charge de leur faire mes
 » adieux ! »..... Il rentra aussitôt dans
 son cabinet.

Les municipaux qui s'étaient appro-
 chés , avaient entendu sa majesté , et l'a-
 vaient vue me remettre les différens ob-
 jets que je tenais encore dans mes mains.
 Ils me dirent de les donner ; mais l'un
 d'eux proposa de m'en laisser dépositaire
 jusqu'à la décision du conseil ; cet
 avis prévalut.

Un quart-d'heure après , le roi sortit

de son cabinet : « Demandez , me dit-il ,
 » si je puis avoir des ciseaux , » et il
 rentra. J'en fis la demande aux commis-
 saires. « Savez-vous ce qu'il en veut
 » faire ? » — « Je n'en sais rien. » — « Il
 » faut le savoir. » — Je frappai à la
 porte du petit cabinet , le roi sortit. Un
 municipal qui m'avait suivi , lui dit :
 « Vous avez désiré des ciseaux , mais
 » avant d'en faire la demande au con-
 » seil , il faut savoir ce que vous en vou-
 » lez faire. » — « Sa majesté lui répondit :
 » c'est pour que *Cléry* me coupe les che-
 » veux. » Les municipaux se retirèrent ;
 l'un d'eux descendit à la chambre du
 conseil , où après une demi-heure de
 délibération on refusa les ciseaux : le
 municipal remonta , et annonça au roi
 cette décision. « Je n'aurais pas touché
 » aux ciseaux , dit sa majesté ; j'aurais
 » désiré que *Cléry* me coupât les che-
 » veux en votre présence ; voyez en-
 » core , monsieur , je vous prie de faire
 » part de ma demande. » — Le munici-

pal retourna au conseil , qui persista dans son refus.

Ce fut alors qu'on me dit qu'il fallait me disposer à accompagner le roi pour le déshabiller sur l'échafaud ; à cette annonce , je fus saisi de terreur ; mais rassemblant toutes mes forces , je me préparais à rendre ce dernier devoir à mon maître , à qui cet office fait par le bourreau répugnait , lorsqu'un autre municipal vint me dire que je ne sortirais pas ; et ajouta : *Le bourreau est assez bon pour lui.*

Paris était sous les armes depuis cinq heures du matin ; on entendait battre la générale , le bruit des armes , le mouvement des chevaux , le transport des canons qu'on plaçait et déplaçait sans cesse , tout retentissait dans la tour.

A neuf heures le bruit augmente , les portes s'ouvrent avec fracas , San-

terre accompagné de sept à huit municipaux entre à la tête de dix gendarmes , et les range sur deux lignes. A ce mouvement le roi sortit de son cabinet :

» Vous venez me chercher ? dit-il à

» *Santerre*. » — « Oui. » — « Je vous de-

» mande une minute , » et il rentra dans

son cabinet. Sa majesté en ressortit sur-

le-champ , son confesseur le suivait ; le

roi tenait à la main son testament, et s'a-

dressant à un municipal nommé *Jac-*

ques Roux , prêtre jureur , qui se trou-

vait le plus en avant : « Je vous prie de

» remettre ce papier à la reine , à ma

» femme. » — « Cela ne me regarde

» point , répondit ce prêtre en refusant

» de prendre l'écrit : je suis ici pour

» vous conduire sur l'échafaud. » Sa ma-

jesté s'adressant ensuite à *Gobeau* , autre

municipal : « Remettez ce papier , je

» vous prie , à ma femme ; vous pouvez

» en prendre lecture , il y a des dispo-

» sitions que je désire que la commune

» connaisse. »

J'étais derrière le roi près de la cheminée , il se tourna vers moi , et je lui présentai sa redingotte. « Je n'en ai pas » besoin , me dit-il , donnez-moi seulement mon chapeau. » Je le lui remis. Sa main rencontra la mienne , qu'il serra pour la dernière fois. « Messieurs , dit-il , » en s'adressant aux municipaux , je désirerais que *Cléry* restât près de mon » fils qui est accoutumé à ses soins : j'es- » père que la commune accueillera cette » demande : puis regardant *Santerre* , » partons. »

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça dans son appartement. A l'entrée de l'escalier il rencontra *Mathey* , concierge de la tour , et lui dit : « J'ai » eu un peu de vivacité avant-hier envers vous , ne m'en veuillez pas. » *Mathey* ne répondit rien , et affecta même de se retirer lorsque le roi lui parla.

Je restai seul dans la chambre , navré de douleur et presque sans sentiment.

Les tambours et les trompettes annoncèrent que sa majesté avait quitté la tour..... Une heure après des salves d'artillerie , des cris de vive la nation ! vive la république ! se firent entendre.... Le meilleur des Rois n'était plus !.....

NOTES.

(a) Étant parti de Vienne pour me rendre en Angleterre , je passai à Blankembourg , dans l'intention de faire hommage au roi de mon manuscrit. Quand ce prince en fut à cet endroit de mon Journal , il chercha dans son secrétaire et me montrant avec émotion un cachet , il me dit : « Cléry , le reconnaissez-vous ? » — « Ah sire , c'est le » même. » — « Si vous en doutiez , reprit le roi , lisez » ce billet. » Je le lus en tremblant.... Je venais de quitter M. l'abbé *de Firmont* , et c'était le 21 Janvier que je retrouvais dans la main de Louis XVIII ce symbole de la royauté , que Louis XVI avait voulu conserver à son fils. J'adorai les décrets de la providence , et je demandai au roi la permission de faire graver ce précieux billet. Le voici copié d'après l'original. (1) J'assistai à la messe que le roi fit célébrer par M. l'abbé *de Firmont* , le jour du martyr de son frère. Les larmes que j'y ai vu répandre ne sont point étrangères à mon sujet.

(b) Cet anneau est entre les mains de Monsieur , il lui fut envoyé , par la reine et madame Elisabeth , avec des cheveux du roi. Voici le billet (2) qui l'accompagnait.

(1) Ayant un être fidele , sur lequel nous pouvons compter , j'en profite , pour envoyer , a mon frere et ami , ce depot qui ne peut être confié qu'entre ses mains. Le porteur , vous dira par quel miracle nous avons pu avoir ces precieux gages , je me reserve de vous dire moi même un jour le nom de celui , qui nous est si utile L'impossibilité ou nous avons été jusqu'a present de pouvoir vous donner de nos nouvelles , et l'exces de nos malheurs nous fait sentir encore plus vivement , notre cruelle séparation puisse-telle n'être pas longue , je vous embrasse en attendant comme je vous aime , et vous s'avez que c'est de tout mon cœur — M: A: Je suis chargée pour mon frere et moi de vous embrasser de tout notre cœur. M. T. LOUIS. Je jouis d'avance du plaisir que vous éprouverés en recevant ce gage de l'amitié , et de la confiance , être reunie avec vous et vous voir heureux est tout ce que je desire , vous savés si je vous aime , je vous embrasse de tout mon cœur E. M

(2) Ayant trouvé enfin un moyen de confier a notre frere un des seul gage qui nous reste de l'être que nous cher-issions et pleurons tous j'ai cru que vous seriez bien aise d'avoir quelque chose qui vient de lui , gardéz le , en signe de lamitie la plus tendre avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur. M. A. Qu'elle bonheur pour moi mon cher ami , mon frere de pouvoir apres un si long espace de tems , vous parler de tout mes sentimens. Que j'ai souffert pour vous ! Un tems viendra jespere ou je pourai vous embrasser , et vous dire que jamais vous ne trouverés une amie plus vraie et plus tendre que moi , vous n'en doutés pas jespere